

2451

34

JACQUES ANCEL
PROFESSEUR À L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES INTERNATIONALES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
FRONTIÈRES
ROUMAINES

MONITEUR OFFICIEL ET IMPRIMERIES DE L'ÉTAT
IMPRIMERIE NATIONALE
BUCAREST

1935

2451.

LE ROYAUME DE ROUMANIE
LE MINISTRE DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
LE MINISTRE DE LA JUSTICE
LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION
NATIONALE

LES
FRONTIÈRES
ROUMAINES

RÉIMPRESSION D'APRÈS LA
REVUE HISTORIQUE

DU SUD-EST EUROPÉEN

JANVIER - MARS 1934

JACQUES ANCEL
PROFESSEUR À L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES INTERNATIONALES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
FRONTIÈRES
ROUMAINES

MONITEUR OFFICIEL ET IMPRIMERIES DE L'ÉTAT
IMPRIMERIE NATIONALE
BUCA REST

1935

Nr inwent. 2451.



91

LES
FRONTIÈRES
ROUMAINES

M. Jacques Ancel est un des géographes les mieux informés sur tout ce qui touche au Sud-Est de l'Europe, qu'on s'obstine à appeler péninsule des Balcans, bien que « Balcan » ne soit qu'un mot turc signifiant « montagne » et que cette région soit traversée par les Carpathes, l'Hémos, le Rhodope et le Pinde.

Il a plusieurs fois visité les pays qui se partagent cette région de civilisation très ancienne et, en tant que civilisation populaire, supérieure à beaucoup d'autres territoires européens. Il a publié ses résultats dans des publications auxquelles si souvent il faut recourir.

Mais ce qui dépasse même l'étendue et la profondeur de ses connaissances, acquises au prix d'un long et dur labeur, c'est l'interprétation large et originale qu'il leur a donnée dans des articles et dans des ouvrages destinés au grand public.

Il y défend cette théorie qu'il a faite sienne pour l'avoir étendue et développée: qu'il y a ici une similitude de situation géographique, de langue, de costumes, d'origine même, qui impose à ces peuples la collaboration, à ces Etats des alliances.

A la base de ce qui est parfois une indiscutable unité, il y a une vie paysanne venant de la même source, qui s'est transmise d'un siècle à l'autre dans les mêmes conditions.

C'est par ce caractère de sa pensée, et pas pour des motifs politiques, que M. Ancel a été amené à

reconnaître, dans les belles pages qui composent cet opuscule si plein de science et de nouveauté, le droit d'une des nations dont il s'occupe depuis des années: les Roumains.

Il laisse parler les faits, et il sera difficile même pour celui qui aurait été gagné par la savante perfidie de certaines propagandes de ne pas se rendre à l'évidence.

N. IORGA

LES FRONTIÈRES ROUMAINES

— GÉOGRAPHIE POLITIQUE ¹⁾ —

La Roumanie n'est pas seulement la Montagne; presque toutes ses frontières, sauf au Nord, sont en plaines. Mais la Montagne domine la vie roumaine, si familière au Roumain qu'il en ignore le nom savant, les Karpates; pour le peuple c'est simplement *Muntele*, « la Montagne ». Le berger, celui qu'on appelle dans tous les Balkans le « Valaque », en sort. Là furent les premières formations politiques. Chacun des trois grands boulevards de rochers a été le berceau d'un État :

du Bihor, de la montagne occidentale, sortit le premier voévodat roumain indépendant, antérieur à l'invasion hongroise, de Transilvanie;

des montagnes de Jiu et d'Argeș partit la vie politique de Valachie;

du Nord, du comté de Maramureș vint la dynastie qui créa la Moldavie.

Les Karpates sont la patrie traditionnelle des Roumains. La Munténie (c'est-à-dire la « Montagne »), seul nom local de la Valachie, appellation savante, la

¹⁾ Essai d'application à la géographie politique des études historiques roumaines, en tête desquelles se placent naturellement celles du professeur Iorga, à qui je suis heureux de dire publiquement ma gratitude. — J. A.

Transilvanie, le pays « au delà de la Forêt » karpatique, rappellent leur présence dans les autres régions roumaines, les collines bocagères et les plaines fertiles. Aujourd'hui encore les rivières qui en sortent font vivre les campagnes aux pluies insuffisantes : elles permettent les cultures, et, grâce à la houille blanche, les industries nouvelles. Dans les replis intérieurs de la Montagne gît le lignite, combustible pauvre ; dans ses replis externes le pétrole, richesse moderne, comme jadis les métaux précieux, l'or, l'argent.

Enfin des passages naturels ouvrent l'arc montagneux des Karpates ; cols où passent les anciennes routes et les rails, sans compter les pistes de pâtres, *drumul oilor* (« chemin de brebis »), joignant les « patries d'hiver » d'en bas, selon la pittoresque expression du maître Iorga, aux « patries d'été » des cimes herbeuses, des *plaiuri*, qui ont fait l'unité roumaine.

Cette unité a été contrecarrée longtemps par l'histoire, qui a fait de cette Montagne, axe de l'ancienne Dacie, une frontière européenne entre deux peuples d'Asie, deux peuples de la steppe, qui ont cerné la Montagne étrangère : d'un côté les Magyars, de l'autre les Turcs. Installés d'abord dans la plaine, ils ont peu à peu conquis les glacis.

Les frontières roumaines sont fixées sur trois marges de la Montagne :

- le front moldave ;
- le front valaque ;
- le front transilvain.

I. LE FRONT MOLDAVE

La descente de la montagne vers l'Est est une frontière entre deux mondes, et, si l'on osait forcer le contraste, une frontière entre l'Europe et l'Asie.

Frontière topographique. — D'un côté l'arc karpatique montre son pont cristallin médian, rompu en son centre, laissant au Nord le massif du Maramureș-Bucovine, au Sud le massif transilvain-banatique, ne gardant entre les deux que les chaînes externes et molles du flysch schisto-gréseux. De l'autre côté, vers l'Est, le « bloc podolique », môle contre lequel ont buté les vagues plissées des Karpates, s'étalant dans la Russie

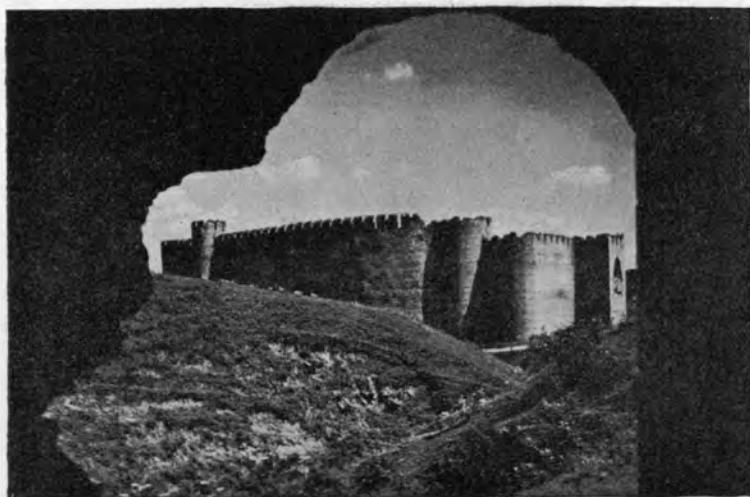


Fig. 1. L'ancien château-fort de Hotin

du Sud et du Centre, en une série de couches parfaitement horizontales, immobiles depuis l'ère primaire, immenses, jusqu'en Sibérie. Dans l'intervalle de ces deux zones, que séparent des failles (aujourd'hui encore, les vallées moldaves voisines des Karpates, comme celle du Siret, sont parfois agitées par des tremblements de terre), surtout la profonde et large tranchée du Dniestr dont la rive haute, la rive roumaine, domine l'étendue de la plaine russe. En face du bloc russo-sibérien se dresse le dernier bastion de l'Europe: sur ses flancs,

des sédiments marins ou lacustres, les alluvions des fleuves karpatiques, les accumulations éoliennes du loess ont soudé la citadelle roumaine aux assises passives du môle oriental.

Frontière climatique et végétale. — L'isthme pontobaltique est la limite de deux climats. D'un côté, en Europe centrale, le climat « danubien », qui par la chaleur de ses étés et la brièveté de ses hivers, rappelle encore ou annonce la Méditerranée; l'isotherme de janvier -20^0 suit à peu près, du Nord-Ouest au Sud-Est, l'arc karpatique. De l'autre côté, le climat « ukrainien », qui par son amplitude, ses extrêmes et sa sécheresse, est déjà, comme toute la Russie du Sud, une transition vers les déserts de l'Asie: les caprices de son printemps le font comparer à une jolie femme; ses neiges — la légende montre la fée Dokia qui secoue ses sept *cojoc* fourrés —; ce sont aussi les ardeurs de son été, les nuits claires et sereines de son automne, qui dépouille soudain les arbres de leurs feuilles, les rigueurs et les brises âpres du vent du Nord-Est, du *crivât*, qui vient des steppes et amène des rafales de neige. Significatives encore sont les limites des arbres: elles suivent l'arc de la Montagne. Le mélèze se tient sur la courbe karpatique, ne dépassant pas le versant externe, car il craint la chaleur et la sécheresse. Le hêtre, l'arbre de l'Europe centrale, suit la même courbe au pied de la zone des collines, redoutant les retours du gel en avril ou mai, qui roussit ses feuilles, comme la sécheresse de l'été. En revanche, la stipe empennée, la *colilia* roumaine, l'herbe-type de la steppe, ne dépasse pas à l'Ouest la vallée du Prut, ni celle du bas Danube dans son trajet Sud-Nord; elle ne pousse que sur un sol maigre et sec, disparaît dès que la terre devient humide et grasse; sa couleur cendrée, sa mobilité sous le vent donnent l'impression du sable. Ainsi, aux confins du hêtre et de la steppe, on est à la limite de deux mondes.

Frontière humaine. — Les genres de vie se heurtent : là le montagnard, bûcheron et éleveur, transhumant à petite distance ; ici le nomade de la steppe, envahisseur, ou plutôt s'infiltrant dans la montagne à la faveur des vallées. Cette concurrence résume en peu de mots toute l'histoire roumaine.

La Montagne roumaine apparaît de bonne heure comme un bastion assailli de toutes parts par les peuples



Fig. 2. Le Dniestr à Hotin

de la steppe. Les protohistoriens, comme Pârvan, qui a renouvelé l'histoire des origines roumaines, ont montré, dès l'an 1000 av. J.-C. les migrations cimméro-scythes envahissant l'Europe par trois routes : la route de Galicie vers le Brandebourg, la route de Moldavie et du col d'Oituz, au centre des Karpates moldaves, vers la Transilvanie, la route de Bessarabie et de Valachie vers la Bulgarie et le Banat. Cette invasion iranienne contourne le bloc indigène des Daco-Gètes, Thraces du Nord qui avaient leur centre dans la Dacie, du Dniestr à la

Tisa et au Danube. Ces peuples étaient des sédentaires, des agriculteurs, élevant des boeufs et des moutons dans la montagne, des chevaux dans la plaine. Déjà une série d'établissements florissants se plaçait à la limite de la forêt et de la steppe, sur une grande artère économique Nord-Sud, le long des collines moldaves, Panciu, Focșani, Buzău.

Au V-e siècle les invasions des Celtes, venus de l'Ouest, commencent l'occidentalisation de la Dacie, qui se poursuit avec la conquête romaine et la création d'un peuple nouveau, les Daco-Romains (comme chez nous les Gallo-Romains) entre 106 et 271.

Dès le retrait des légions, qu'ordonne Aurélien, on voit tour à tour battre les pieds de la citadelle dace, surtout venus de l'Ouest, les Gots durant un siècle, les Huns, les Gépides un autre siècle, les Avars entre 567 et 600, au VII-e siècle les Slaves. Ceux-ci s'infiltrèrent davantage : tandis que les fleuves portent des noms roumains, nombre de petits affluents ont des noms slaves. Les masses slaves coupent en deux le monde roumain, séparant du groupe Nord un groupe Sud, représenté aujourd'hui par de simples vestiges, les Valaques des Balkans, qu'on appelle encore Aromounes. C'est une première cicatrice, due à ces assauts répétés.

Enfin viennent les Hongrois qui, après avoir passé les Karpates ruthènes en 896, se sont établis dans la plaine pannonique et montent sur la *silva*, la Forêt, pour se protéger par le cercle des montagnes. En 1210 ils atteignent les cimes, créant une marche hongroise, qui atteint Baia — enrichie par ses mines d'argent — et Rodna dans le Maramureș.

De là, au XIV-e siècle, un émigré poursuivant à la chasse un aurochs, dit la légende — et l'aurochs est resté dans les armes des princes de Moldavie —, s'installe sur le versant moldave, créant un « pays roumain de la vallée de la Moldova » (1365), d'abord dans cette

vallée où est fondée la première capitale, la Molda des Saxons (aujourd'hui Baia), puis dans les vallées parallèles, le Siret (Siret devint capitale de 1365 à 1388), la Suceava (Suceava fut à son tour la capitale d'Étienne-le-Grand, qui régna de 1457 à 1504), et enfin conquérant, aux dépens de la Pologne, la vallée du Prut avec la forteresse de Sniatyn, la vallée du Dniestr avec la citadelle de Hotin, et au Sud parvenant au



Fig. 3. Le château-fort de Cetatea-Albă sur le liman du Dniestr

Danube et à la mer. Le prince moldave en 1392 s'intitule « seigneur des Montagnes à la Mer ». La Moldavie a atteint ses frontières.

A l'Est il a fallu dès le XIII-e siècle la protéger d'autres nomades: les Tatars, qui réduisent à l'état de vassaux les princes de Kiev, établissent un immense État de la Chine aux Karpates, s'appuyant sur la Crimée, détenant les bouches des rivières, à Tana, à l'embouchure du Don, à Maurocastron, sur le liman du Dniestr (la Cetatea-Albă moldave, la future Akkerman

des Turcs), percevant les douanes dans les ports et sur les Roumains la dîme d'automne, mais aussi imposant la police des routes commerciales, dont celles qui, de Pologne à la Mer Noire, firent la fortune moldave.

Au XV-e siècle apparaissent sur le Danube les Turcs, venus du Sud; ils ont envahi la Valachie en 1462, ils s'attaquent à la Moldavie en 1538. La voie de commerce vers le Nord, qui apportait la richesse du pays, se ferme: la Moldavie, « embouchée », selon l'expression imagée de Iorga, entre en décadence. Quant l'Empire ottoman se rétrécit deux siècles plus tard, ce furent les vainqueurs des Turcs qui amputèrent la Moldavie, les Autrichiens de la Moldavie supérieure, baptisée Bucovine pour l'occasion, qu'ils gardèrent de 1775 à 1918, les Russes de la Moldavie orientale, nommée par eux Bessarabie, qu'ils tinrent de 1812 à 1918. Il fallut la chute des deux Empires concurrents pour rétablir l'unité moldave.

L'histoire montre ainsi le lien constant entre la Montagne et ses abords.

Trois paysages roumains s'offrent sur le pourtour, de l'Ouest à l'Est: c'est une frontière mouvante, qui suit les traces des pâtres:

la Montagne, qui, sauf sur les cimes herbeuses, est aussi la Forêt (Bucovine signifie la « Forêt des Hêtres »), dans laquelle s'érigent les couvents et leurs petites églises de bois ou leurs vastes églises aux façades, aux murailles peintes;

la Colline, qui n'est plus qu'à demi-boisée: c'est un Bocage (*codru* en roumain), où le tapis bigarré des champs est coupé par les lignes ondoyantes des vallées parallèles, par les étangs poissonneux, qui nourrissaient la « cour » des boïars, entremêlé de pacages aux grands boeufs, le paysage-type de la Moldavie, prolongé dans la Bessarabie centrale;

la Plaine, molle et riche, mais toute déboisée: c'est la Steppe, parfois noire et féconde, parfois jaune et déserte, ouverte aux vents, qui soulèvent en été une atmosphère poudreuse, aux inondations des fleuves qui la transforment en fondrière où se noient les pistes, aux migrations de l'Est, qui l'ont maintes fois submergée.

Ces trois paysages se succèdent et se mélangent. Durant des siècles, depuis la retraite des légions de Dacie, il n'y eut là qu'une frontière mobile: sous les invasions barbares, la frontière réelle se déplace suivant les besoins militaires, les nécessités de soumettre d'autres peuples tributaires. Mais, maintenant sa langue, qui est latine, la population roumaine garde la conscience d'être à part. Ses princes s'efforcèrent d'atteindre la profonde tranchée du Dniestr, d'y multiplier les travaux de défense. Les forteresses s'échelonnent, de Hotin à Cetatea-Albă, face à la grande steppe, au monde asiatique.

Cette vaste zone, où la frontière sauta de tranchée en tranchée, de fleuve en fleuve, est plus forestière et plus étroite au Nord, plus découverte et plus large au Sud.

1. La hêtraie de Bucovine

C'est un des coins les plus sauvages d'Europe. Une triple frontière: roumaine, polonaise, tchécoslovaque. La Pologne s'y enfonce pour garder les eaux qui vont vers le Nord: la cime de la Hoverla, qui y culmine à 2.058 mètres, surgit nue au milieu des forêts. La Roumanie possède les deux versants, Ouest et Est, tenant le donjon central, le massif cristallin de la Rodna, qui domine à 2.305 mètres. Pourtant ces massifs, qui se prolongent vers le Sud-Est, si hauts qu'ils soient, se contournent. De la ville, à la frontière de la Russie subkarpatique, Sighetul Marmăției, les larges vallées de

l'Iza et du Vişeu, semées de villages, où les marchands juifs coudoient les paysans ruthènes, permettent de s'enfoncer dans la montagne, couverte de bois, percée de mines (il y a encore du fer à Borşa), animée de fabriques de planches. Dans les sapinières profondes on monte au col de Prislop, à 1.418 mètres, où la neige subsiste jusqu'en avril. Une descente raide le long de l'étroite vallée de la Bistriţa, profonde et noire, où les schistes se découvrent sous la neige, mène à des bourgades juives qui s'y sont installées, signe d'un commerce passant, Cârlibaba, Iacobeni, puis, dans le bassin élargi, où les champs s'enfouissent sous la neige, à la station estivale de Vatra Dornei, le « Foyer de la Dorna ». De Iacobeni, un autre col, celui de Mestecăniş, à 1.099 mètres, souvent enneigé, conduit à la vallée parallèle de la Moldova et au bassin de Câmpulung (le « long Champ »), autre gros bourg juif. C'est le versant bucovinien, proche de la frontière polonaise. Le chalet d'été, la *stâna* du pâtre, la maison de bois couverte de lattes, égrénée dans la montagne, se rapproche des voisines. La neige disparaît, la sécheresse orientale se montre, et avec elle le costume oriental : sous la veste de bure blanche, sur le pantalon de laine, la chemise brodée au col. Une montagne plus adoucie, la chaîne de flysch, succède à la masse noire des sommets : les grès et les schistes offrent des ondulations plus molles. Aux sapins et aux mélèzes commencent à se mêler les feuillus, surtout les hêtres qui ont donné leur nom au pays. Les vallées, la Moldova, la Moldoviţa s'élargissent. Les villages, en bois toujours, les maisons de planches à peine équarries, s'essaiment davantage sur les versants aplatés, où la neige attarde des taches rares dans les prairies verdoyantes. Les eaux caillouteuses se traînent entre de longs méandres. Le climat, plus sec, a permis de conserver les murailles peintes des églises, et fait de ces monastères défricheurs et constructeurs les musées

de la Bukovine: Vatra Moldoviței (le « Foyer de la Moldovița »), Gura Humorului (la « Bouche du Humor »). La frontière polonaise est tracée dans une de ces vallées: le Ceremuș, affluent du Prut, dans une région au reste ruthène, ni polonaise, ni roumaine.

Cette double montagne bucovinienne, donjon et courtine, tient le pays entier à son ombre. 45% de la Bucovine sont en forêts. Au monastère de Putna, enfoui dans une petite vallée affluente de la Suceava, le plus célèbre des sanctuaires de Bucovine, l'histoire se déroule: sur le portail l'aurochs légendaire, devenu l'emblème de la dynastie moldave; à

l'intérieur le tombeau d'Étiennele-Grand, « l'athlète du Christ », qui, dit-on, en quarante-sept ans, gagna quarante-sept batailles et fit bâtir quarante-sept églises, pèlerinage national vers où, sous la domination autrichienne des années 1880, le poète Eminescu conduisait de la Roumanie incomplète des processions irrédentistes.

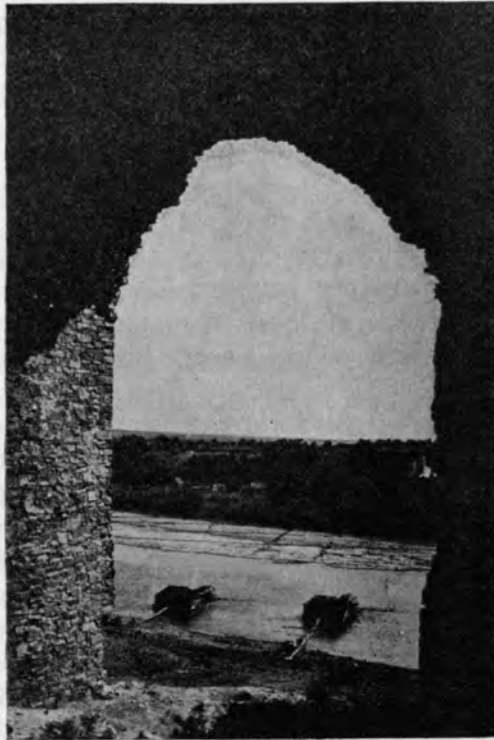


Fig. 4. À Hotin: la rive russe

De ce coin partent toutes les vallées moldaves, Biștrița, Moldova, Suceava, Siret. Les villes furent à la fois des capitales à demi étalées sur les versants adoucis, comme Siret ou Suceava, et des foires sur les routes où se croisaient les marchands allemands et juifs de Pologne, de Lwów, les marchands grecs et arméniens des ports génois de la Mer Noire, sans compter le flottage du bois sur le Prut ou le Dniestr. Ces vallées, au milieu des bocages et des champs, ont les plus fortes densités de population du royaume: 155 habitants par kmq. dans celle de la Suceava, 133 dans celle du Siret, 146 dans celle du Prut.

Enfin, les facilités de communications ont créé une bigarrure des langues. Les Roumains sont en masses compactes et denses dans toutes ces hautes vallées de la Montagne ou du Bocage jusqu'au Siret, se mêlent aux Ruthènes au Nord du Prut, sauf sur la steppe cultivée entre Cernăuți (le Czernowitz des cartes allemandes) et Hotin sur le Dniestr. On évalue les Ruthènes à 300.000 environ pour une population bucovinienne de 853.524 habitants en 1930, population qui ne cesse de croître (il n'y avait que 804.822 habitants en 1910), qui est fort dense (82 habitants au kilomètre carré, c'est-à-dire, dans cette Forêt montagneuse et sauvage, une densité supérieure à celle de la France), qui est presque totalement rurale (73,4% sont des paysans).

Les villes, toutes perchées sur la rive droite et haute des fleuves, dénoncent, par leurs quartiers séparés, ce trait composite de la population: le chef-lieu, Cernăuți, disséminée sur la rive Sud du Prut, dominée par le palais archiépiscopal autrichien et par le beffroi de la mairie roumaine, semée d'enseignes allemandes et yiddisch (allemand écrit en caractères hébraïques), est à la frontière linguistique. Hotin, boueuse sur la rive Sud du Dniestr, où les boutiques — ouvertes à l'orientale — sont russes ou juives, encore commandée par les

ruines en briques de la forteresse hissée sur la rive escarpée du méandre, face à la monotone steppe russe, toute plate, est à la frontière stratégique.

2. Le bocage de Bessarabie

La région des collines ne s'étend pas sur toute la Bessarabie: la steppe, cultivée ou inondée, occupe le Nord et le Sud. Cependant le trait dominant du paysage, sauf au Sud, est dû à ces collines arrondies et bocagères, qui prolongent celles de la Moldavie, où le chêne se mêle au hêtre. Le paysan moldave y retrouve son paysage familier de bocage, de *codru*, selon le vieux terme tatar: « le Roumain est le frère du Bocage », dit un de ses proverbes. Cela explique que le peuplement roumain ait pris possession de ces surfaces basses, que les *codri* surmontent, entre 385 et 474 mètres au Nord, 200 mètres au Sud: les Bessarabiens ne se connaissent que sous le nom de « Moldaves ». Partout, dans cette Bessarabie centrale, sur ces sols bruns du *podzol*, qui ont porté jadis des forêts, mais ont conservé le bocage, chênes, érables, acacias, frênes se faufilent parmi les hêtres ou les pruniers sauvages.

Partout le peuplement roumain: les villages à la lisière des bois, à mi-hauteur des versants, sur les larges vallées, entourées de haies d'arbres, de vergers, formés de maisons de bois, avec vérandas, chevrons, toits pointus de lattes, sont tout roumains. Mais déjà les invasions de l'Est se marquent dans l'habitation et le genre de vie: bien des maisons roumaines ont gardé l'habitude tatare de ne pas blanchir ou bleuir de chaux les murs de bois; bien des champs de seigle, de maïs, de pommes de terre sont labourés non par les boeufs blancs à la mode roumaine mais par les chevaux: la steppe s'insinue peu à peu dans la zone des arbres.

La vallée du Dniestr est l'extrême limite du *codru*. Les derniers arbres y paraissent sur la rive concave, abrupte, de ses immenses méandres, aux bords de cette vallée encaissée et profonde, tandis que sur la rive

russe s'étale la steppe. Ici se rencontrent çà et là les villages de boue et de chaume; là les vallons, creusés dans les terres meubles qui aboutissent au fleuve, cachent des villages de bois roumains.

Le peuplement est moins dense: au plus 75 habitants au kmq., au moins 25, mais ce peuplement est entièrement roumain. Les Moldaves ont même dépassé le fleuve. L'U. R. S. S.

a conservé, sur la rive gauche

du Dniestr, une « République moldave », où un million de Roumains sont pressés par deux millions et demi d'Ukrainiens, c'est-à-dire de Ruthènes. La dernière frontière s'y marque encore par les vieilles forteresses turques, qui se dressent toujours face à la Russie. La double enceinte de briques de Hotin plonge de

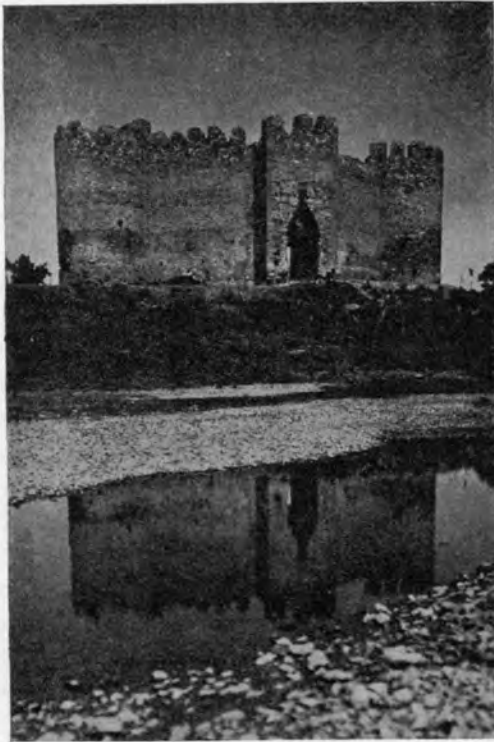


Fig. 5. Le château-fort de Soroca sur le Dniestr

haut sur le Dniestr, tandis que, sur la rive gauche, plate, se tassent les maisons de chaume du village soviétique. En aval, la ville étagée de Soroca, autour de sa citadelle de granite rose, descend en gradins sur le fleuve. Le gros village de Tighina, qui a repris son nom moldave, délaissant le nom turc de Bender, « la Porte », grimpe vers la forteresse dressée sur la falaise calcaire, tandis que, sur la rive gauche, basse, s'étalent les jardins fruitiers autour de la petite bourgade russe de Tiraspol. Le pont sauté, des fils de fer barbelés indiquaient encore, à Pâques 1933, une frontière efficace, réelle: pas un bateau sur le large fleuve aux eaux ternes.

Sur la rive droite du Dniestr 210.000 Ruthènes seulement sont enfouis dans une masse de deux millions de Roumains (sur les 2.863.409 habitants de la Bessarabie en 1930), presque tous paysans (les ruraux sont les 87,2% de la population totale). Malgré les tentatives de russification, combinées avec l'analphabétisme (il y avait sous le régime russe 83% d'illettrés chez les hommes, 96% chez les femmes), la conscience nationale roumaine, maintenue par la langue parlée, se révéla par le vote du 27 novembre 1918, où le Sfatul Țării — l'Assemblée du Pays — déclara unies la Bessarabie et la Roumanie.

Cette union entre la Roumanie et la Bessarabie se fit surtout par la terre. La réforme agraire la cimentait. En 1916, 1.993 grands propriétaires se partageaient 1.718.148 hectares et 71.586 moyens propriétaires 1.155.300; les 216.563 petits propriétaires (qui possédaient moins de 10 hectares) devaient se contenter de 626.382. La loi du 11 mars 1920 expropria les terres de la couronne, des monastères, des Églises étrangères et des grands propriétaires. On laissait à ceux-ci 100 hectares en labours ou jardins. Les terres furent réparties en lots de 6 à 10 hectares: au total 1.491.920 hectares.

Quelques chiffres montreront le progrès agricole, conséquence de la réforme: les 7 millions de quintaux de maïs de 1921 sont devenus 12 millions en 1931; les 3.100.000 quintaux de blé 3.900.000; les 700.000 quintaux de seigle 1 million. Les chevaux passaient de 141.000 têtes à 449.000 entre 1921 et 1931. Pour la vigne, la moyenne par hectare, 20 hectolitres en 1921, monte à 30 hectolitres en 1931, avec 2.831.000 hectares.

Autour de Chişinău (la Kichéniev russe), le chef-lieu mixte, qui compte un tiers de la population russe, un tiers juif et un tiers roumain, où les immenses avenues dénoncent, comme en Russie, que l'espace ne compte guère, s'étalent de longs faubourgs: des maisons paysannes y côtoient des usines agricoles, meuneries, brasseries, des écoles d'agriculture. La Bessarabie, cultivée et déjà industrialisée, se distingue de plus en plus de la vaste steppe d'au delà du Dniestr.

3. La steppe du Bugeac

Chişinău est presque à la limite de deux Bessarabies. Au Nord on atteint très vite les derniers arbres du Codrul Bâcului, le bocage qui entoure la vallée du Bâc; au Sud, entre Chişinău et Tighina, c'est, sauf sur les bords du Dniestr, déjà la steppe, nue et ondulée, une terre noire, où l'on devine sous l'eau des champs de maïs, dans les vallons les rares villages cachés, entre eux des fragments de pistes mi-noyées, et, tournoyant au-dessus des troupeaux de moutons, de chèvres, les cigognes noires et blanches, qui au printemps s'installent et vont quêtant leur pâture. C'est le *Bugeac*, en tatar « Lieu inexploré ».

De là à la mer le paysage ne change pas, monotone: les ondulations deviennent plus larges, plus amples, plus plates. L'altitude s'abaisse au-dessous de 100

mètres. Les rares boqueteaux disparaissent. Les tumuli forment les seuls reliefs, ces buttes artificielles qui sont souvent des tombeaux anciens.

La steppe n'est pas inculte: sur la terre grasse et sombre, aux approches de la mer, aux vents d'Est plus secs, le blé se lève; les troupeaux de boeufs se mélangent aux moutons. Les villages sont énormes, alignés au haut des croupes, sur les versants exposés à l'Est

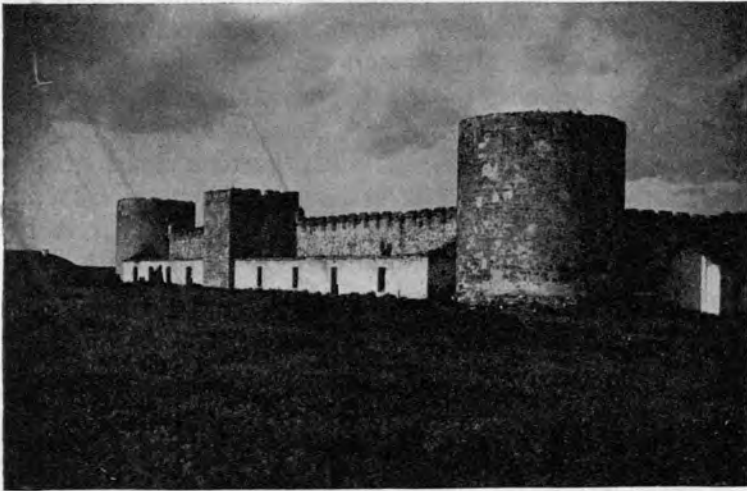


Fig. 6. Le château-fort de Tighina, sur le Dniestr

ou au Sud. Ce sont des villages de colonisation récente, créés par Alexandre I-er, qui les a nommés du nom de ses victoires de 1812—1814, Berezina, Culm, Leipzig, Ferşampenuaz (Fère-Champenoise), Arciz, Brieni (Brienne), Paris, un petit Paris au milieu des steppes bessabiennes! Ces villages, aux noms français, sont peuplés d'Allemands catholiques, ou de Bulgares (comme à Sărata, la « Salée », à Satu-nou, le « Village neuf »): leur aspect riche, leurs lourdes maisons alignées, aux larges toits, aux fenêtres peintes, leurs églises

pointues sont bien différents des villages moldaves orthodoxes.

Au contraire du Bocage roumain, la steppe est une bigarrure de langues. Les Allemands et les Bulgares sont les plus nombreux, 70.000 et 60.000, les premiers à l'Ouest, les seconds au Centre. Les Ruthènes (les Russes) apparaissent à l'Est. Les Roumains sont nombreux le long du Dniestr, dans une zone de densité moyenne (25 à 75 habitants au kmq.), et, au reste, dépassant le fleuve en groupes assez compacts jusqu'à Odessa. Sans compter les échantillons de langues et de croyances déchues, 40.000 Lipovans, 30.000 Gagaouz : ceux-là Vieux Russes schismatiques, venus de la Grande Russie depuis Pierre-le-Grand, surtout marins, pêcheurs ; ceux-ci d'origine assez peu connue, issus des Cumans ou des Petchénègues, qui précédèrent les Tatars, portant le costume bulgare et coiffés du kalpak, du bonnet de laine, tandis que leurs femmes portent le fez turc. On trouve aussi des Suisses, de langue française, vigneron à Şaba, tout petit village au Sud du liman du Dniestr.

Le musée ethnique qu'est cette région-frontière nous la révèle donc comme une zone toujours marchande et disputée. Les avatars de la dernière forteresse du Dniestr le montrent : sur le liman, ce lac marin où débouche le fleuve et que ferme presque une flèche littorale de 9 kilomètres, se sont succédé à la même place, au passage le plus étroit : la Tyras grecque, colonie de Milet, détruite en 238 par les Gots ; le Maurocastron byzantin ; durant la domination tatare, la factorerie gènoise de Moncastron ; sous Étienne-le-Grand, dans la deuxième moitié du XV-e siècle, la forteresse moldave de Cetatea-Albă, la « Ville Blanche », emportée et saccagée par les Turcs en 1484 ; la citadelle turque ; à partir de 1812, la place russe d'Akkerman ; enfin de nouveau la ville qui a repris son nom roumain. Les longues

rues et les boutiques basses, peuplées de Russes et de Juifs, sont encore dominées par les ruines des deux enceintes crénelées et du donjon, tandis que, de l'autre côté du liman, se pressent les maisons vides de la ville russe dépeuplée d'Ovidiopol. Durant longtemps le commerce polonais trouva un débouché à Cetatea-Albă, d'où, au moyen âge, le blé partait pour Byzance. Mais la domination turque prit le monopole du trafic des céréales : les Échelles du Danube et de la Mer Noire déclinèrent.

Les frontières actuelles sont plus nettes que jamais. Elles n'ont pas ressuscité ces villes mortes, au contraire. Des falaises blanchâtres de Cetatea-Albă, qui tombent sur les eaux grises du liman, on devine les contours de la large zone vide : au Nord-Ouest la bouche du Dniestr, éloignée de 40 kilomètres ; au Sud-Est le cordon littoral, et, plus près, la digue artificielle que les Russes avaient construite pour porter leur large voie ferrée, maintenant coupée. Au Sud les lumières de Şaba, la bourgade suisse, entourée de vignes, et de Bugaz, le port moderne de Cetatea-Albă sur la mer, que l'on n'a pas réussi à appeler à la vie. Les 33.000 habitants de Cetatea-Albă ne représentent qu'un passé éteint ; le liman, de deux mètres, est insuffisamment profond pour un port ; le Dniestr ne transporte plus les bois ni les céréales. A Cetatea-Albă on raconte les mystères du Guépéou, les tortures d'Odessa ; on évoque la barbarie asiatique ; on se plaint des Juifs, bolchevistes sur ces confins. La Roumanie, réfractaire aux expériences soviétiques, se considère comme le rempart de l'Europe, qui finit ici ; la forteresse, même en ruines, y défie encore l'Asie.

Ainsi la frontière d'aujourd'hui rejoint les rôles d'autrefois : justifiée ou non, la crainte des hordes de l'Est rassemble les Roumains sur ces glacis moldaves.

C'est surtout par la différence des civilisations de l'une et de l'autre rive que, maintenant comme jadis, le profond fossé du Dniestr constitue une frontière.

II. LE FRONT VALAQUE

Aux pieds des Karpates du Sud nous rencontrons exactement la même succession de paysages qui s'est déjà déroulée à l'Est : à la Montagne succède le Bocage et au Bocage la Plaine. Mais la comparaison s'arrête là. Tandis qu'à l'Est la rive haute, la rive moldave, du Dniestr domine toujours la rive russe, sans jamais établir une limite linguistique nette entre les deux rives du fleuve, ici, au Sud des Karpates, c'est la rive valaque du Danube qui est basse, tandis qu'en face la rive droite est la descente raide sur le Danube du plateau bulgare. Entre les deux une longue solitude, large et marécageuse, s'étend sur 600 kilomètres, des Portes de Fer, où le Danube sort des Karpates, à la forêt de Deli-Orman, la « Forêt folle » des Turcs, qui marque la frontière entre la Bulgarie et la Roumanie au Sud de la Dobrogea : un long ruban d'eaux, de brès, de lacs, d'îles basses, des roseaux, des saules, d'où surnagent seules les chaumines des pêcheurs ; véritable frontière, très nette, installée au pied de la falaise bulgare. La rive gauche est liée à la vie roumaine. La frontière est moins le lit du Danube, que la rive droite escarpée. Le fleuve lui-même est aussi, et surtout, une route.

Frontière fluviale d'abord, par la largeur du lit et l'ampleur des eaux, c'est un Danube nouveau qui débouche des Portes de Fer. Ce n'est plus le petit Danube, tranquille et romantique, qui a sourdi de la Forêt Noire. Ce n'est pas non plus le Danube, boueux et violent, que ses affluents ont naturalisé alpin qui, perçant, comme le Rhin, sa « trouée héroïque », traverse

en trombe les gorges bohémiennes. Ce n'est pas non plus le Danube, assagi et appauvri dans la traversée des sables hongrois, perdu dans la plaine, prenant les allures de fleuve vieux, que vient seulement troubler la Tisa limoneuse. A ces trois Danubes succède un quatrième, à la sortie des Portes de Fer. La Montagne roumaine l'enserme dans des gorges sauvages et blanches de 60 kilomètres, le réduit à 100 mètres de large, le fait bouillonner à 50 mètres au-dessous des rives, puis, lui rendant sa liberté, lui impose par ses affluents de gauche une autre figure. Toutes les rivières karpatiques le repoussent le long de la rive droite et haute, par où se termine le plateau bulgare. Toutes lui impriment un régime nouveau : des crues printanières, des maigres d'automne, un tribut d'eau énorme qui, au niveau moyen, passe déjà de 3 mètres à Budapest, à 4 mètres à peine à Orșova et à plus de 4 mètres à Brăila. Au printemps surtout le fleuve se répand sur la plaine de gauche. La fonte des neiges karpatiques et, dans le cours inférieur, le climat oriental qui, après l'embâcle, amène la débâcle, transforment la Balta en un immense marais, refuge des oiseaux, canards, outardes, flamants, pélicans, hérons, cigognes, paradis des pêcheurs et des chasseurs. Un parcours de 800 kilomètres, une largeur de 150, réduite à 20 ou 30 quand il longe le rebord bulgare : voilà ce Danube nouveau. Il se mêle intimement à la plaine roumaine, tandis qu'il est totalement étranger à la plateforme bulgare.

Frontière biologique, ce Danube marque un changement de vie d'une rive à l'autre. Au Nord finit l'Europe centrale, sans que, au Sud, l'Europe méditerranéenne commence encore ; mais elle s'annonce. L'isotherme de 0° en janvier passe au Sud du Danube, englobant le plateau bulgare du Nord du Balkan. Les froids d'hiver sautent par-dessus la vallée avec le *crivât* — ce vent froid qui vient du Nord-Est, de la steppe russe —,

qui glace aussi la Bulgarie du Nord. Durant trois mois sous 0° le tapis de neige couvre les environs de Bucarest. L'isotherme de 22° en juillet se trace au Nord, longeant la base des Karpates: les chaleurs et les sécheresses de l'été méditerranéen pénètrent aussi sur les plaines valaques; c'est cet aspect désolé de l'été finissant quand, après la moisson, les chaumes jaunis sont livrés aux moutons qui descendent de la Montagne ou que les

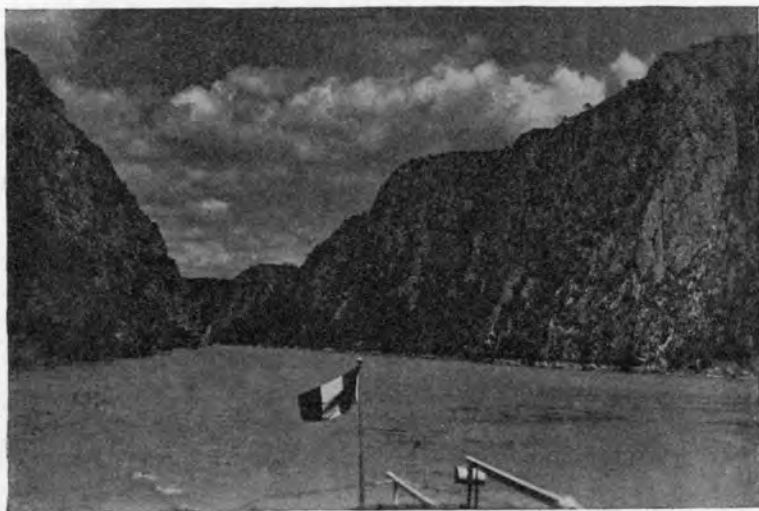


Fig. 7. Le Danube dans le défilé de *Cazane*

feuilles desséchées du maïs se froissent et crissent sous les pas. La steppe reprend de nouveau possession de la surface dénudée. Les saisons intermédiaires sont courtes et les plantes doivent mûrir vite: le blé n'a besoin que de soixante à soixante-dix jours pour atteindre l'épiage; le maïs, semé seulement en avril, voire plus tard, peut se couper dès septembre. Sans doute sur la rive bulgare on récolte les mêmes céréales et le climat est très voisin; mais, dès que l'abri est assuré sur ces

terres, plus méridionales sans être encore méditerranéennes, se montrent d'autres plantes : dans les ravins, qui descendent vers le Danube, poussent les chênes, les châtaigniers, les noyers, protégés des vents de la steppe. La limite climatique et végétale est très nette à l'Est sur le plateau sud-dobrogeain. C'est entre la Mer Noire et le coude du Danube que cesse la steppe ; son herbe xérophile, la stipe empennée, de couleur cendrée et perpétuellement mobile sous le vent pontique, ne se trouve plus sur la plate-forme bulgare.

Ce Danube, que les Roumains appellent *Dunăre*, est ainsi étroitement lié au paysage et au genre de vie roumains. Les rivières venues des Karpates tissent le lien entre la Montagne, bastion de la nation roumaine, d'où sont descendus les États, entre autres la principauté valaque, et la large Vallée. La rive gauche est liée à la « Campagne », que ses inondations ont fécondée, et où hivernent les pâtres qui ont « déménagé » des alpages d'été. Pour le Bulgare, qui contemple le fleuve du haut de sa falaise et que l'histoire a tourné vers Byzance, le Danube, au contraire, est moins un lien qu'une limite.

Pourtant le Danube n'est pas seulement une frontière.

Route fluviale, il figure comme un trait essentiel de l'histoire romaine, médiévale, moderne.

Le « *Danube d'Empire* », pour employer l'expression de Iorga, est un chemin de jonction politique, étape ou base de commandement pour pénétrer dans les Barbaries proches de la Romanité. « La mission . . . de la Dacie . . . », dit le grand historien de la Roumanie, « était de faire filtrer le monde germanique, de prendre la barbarie, de la faire entrer dans ces formes intermédiaires, pour qu'ensuite, après s'être transformée, elle puisse participer au mouvement général de la civilisation ancienne ». Le *limes* romain, simple ligne

d'arpentage, n'a pas pour but d'empêcher la pénétration. Au delà se formaient des colonies spontanées de Romains, que l'on pourrait appeler « Romanies coloniales », par exemple la Dacie romaine, chargée d'apprivoiser d'autres Dacies. C'est, comme à l'Occident la Gaule cisalpine, en deçà des Alpes pour les Romains, chargée d'apprivoiser la Gaule transalpine, la nôtre.

Quand, vers 270, Aurélien laisse sur son carnet de notes l'aveu de la faiblesse impériale, il invite les services publics à quitter la Transylvanie pour le Danube. Le fleuve ne devient pas pour cela une frontière. A la Romanie coloniale se substitue une « Romanie autonome ». La civilisation romaine et le nom romain subsistèrent dans les villes, dans les montagnes-refuges (comme l'ont toujours été les Montagnes d'Orient). Plus tard la ligne du Danube servit de base au commandement chrétien quand l'Église, reprenant la politique romaine, partit pour sa campagne d'évangélisation. Ainsi se maintient l'idée « romaine » ou « roumaine ».

Le Danube médiéval resta une partie de ce monde moyen, qui demeura longtemps entre le monde ancien et le monde barbare, et, parmi les hordes, qui n'en savaient que faire, le Danube fut un chemin de jonction commercial. Sous les Gots, défenseurs de l'Empire ou courant les routes pour détrousser les marchands, les villes de la rive droite conservaient leurs foires, la *panégyris* (aujourd'hui *panair*, nom qu'on retrouve dans certains villages de la Dobrogea). Les Barbares y viennent se ravitailler, des embarcations, ou *scaphai*, traversent le fleuve sans cesse. Un commerce de terre se poursuit le long du Danube jusqu'en Europe centrale.

L'invasion des bandes hongroises, qui bouleversent les premiers États slaves à la fin du IX-e siècle, interrompt le commerce danubien. C'est alors que s'ouvre la fortune de Venise, puisque la seule voie, qui restait libre, était la Méditerranée. Le Danube n'a plus qu'une

destinée purement locale : l'exploitation de ses pêcheries alimente de poissons la Transilvanie, qui en a besoin pour ses longs carêmes orthodoxes.

La création du grand empire tatar, vers le milieu du XIII-e siècle et l'installation, à Caffa en Crimée, d'une colonie gènoise accordée par le Khan, vont rendre de l'activité au Danube. Des lignes de commerce s'établissent vers la Mer Noire et, sur ces routes, des États



Fig. 8. Le Danube dans le défilé de Cazane: en face, la rive yougoslave

nouveaux se fondent: par exemple l'État bulgare, à travers la péninsule des Balkans, le long de cette grand'-route, la *Via Egnatia*, qui menait de Durazzo à Constantinople en passant par Salonique; ou bien l'État moldave, sur la route qui joignait la Mer Noire et la Pologne; enfin, toujours au XIV-e siècle, sur le Danube inférieur, l'État valaque. Chaque État n'est qu'un État routier, une *dromocratie*, dont la grandeur et la décadence sont en fonction du rôle économique de leur route axiale. Descendu aussi de la Montagne, cet État valaque

se nomme la « grande principauté de tout le pays roumain ». L'État moldave de l'autre côté prétendait également représenter « tout le pays roumain ». En vingt ans, de 1350 à 1370, cet État s'installe suivant trois lignes, le long des rivières qui descendent des Karpates vers le Danube: l'Olt vers la petite ville de Nicopolis sur le Danube, la Dâmbovița, la rivière de Bucarest, vers Giurgiu, et une troisième vers Silistra sur le bas fleuve, au coude du Danube, au carrefour de la Dobrogea.

En même temps, du Nord, par la Moldavie, aboutissaient les routes vers Cetatea-Albă, Chilia sur le Danube, d'où partaient les esturgeons pour la Pologne, et qui était une colonie génoise, puis vers Brăila, point de départ du commerce vers la capitale des Turcs.

Les Turcs arrivent et s'emparent de presque toutes les places commerciales: Giurgiu, Severin, Turnu, et, au XVI-e siècle, Brăila. Les douaniers turcs s'installent sur la rive du Danube.

Le Danube moderne fut, trois siècles, une voie de commerce abandonnée. Sous le joug turc ce ne pouvait plus être qu'une voie de circulation intérieure. La Mer Noire est déserte depuis l'effondrement de Gênes à Caffa (1475). Le fleuve fut rouvert par les victoires autrichiennes et par la paix de Passarowitz (1718). En 1717 est inaugurée la *via Carolina* à travers l'Olténie, c'est-à-dire la Valachie occidentale, conquise. En 1719 est formée la « Compagnie orientale de navigation » sur le Danube: l'Autriche obtient la liberté de passage sur une voie de commerce qu'au reste elle n'aménage pas. Le traité de Kutchuk-Kaïnardji (1774), le premier grand traité signé par le Tsar avec le Sultan, donne à la Russie le droit d'établir des consuls, et la convention d'Akkerman de 1826 abolit le monopole turc dans les ports danubiens.

Dès lors ce fut la concurrence — concurrence de l'Autriche et de la Russie — d'abord sur le terrain commercial, ensuite sur le terrain politique, territorial et militaire. Dès lors les agents des Compagnies autrichiennes arrivent jusqu'à Chilia, et le blé de Hongrie pour Constantinople fait la fortune d'un nouveau port, Galați (Galatz). La Russie, qui occupe la Bessarabie en 1812, déclare port franc Ismaïl, sur une bouche du



Fig. 9. Le Danube: l'île Ada-Kaleh en amont des Portes de Fer
— en face, la rive yougoslave —

Danube, l'ancienne Smil moldave, débaptisée par les Turcs (1825): y arrivaient les châles d'Angleterre, les draps de Verviers, les soies italiennes, les papiers de Venise, les toiles imprimées de Vienne, les produits métalliques d'Allemagne, les sucres coloniaux. Les bateaux russes et autrichiens sont les plus nombreux vers 1840.

Quand la Roumanie est formée en 1859, après le traité de Paris, par la conjonction de la Moldavie et de

la Valachie, une autre Puissance se révèle, qui fait créer Constanța, le port sur la Mer Noire à l'extrémité du chemin de fer: l'Allemagne est accourue pour la main-mise sur la Mer Noire. Alors l'État roumain prend en mains ses destinées économiques, le peuple roumain s'installe sur les steppes défrichées.

Que devient cette installation roumaine, tour-à-tour sur le Danube maritime, dans la Dobrogea coloniale, à la frontière danubienne?

1. Le Danube maritime

C'est moins contre les hommes que la Roumanie doit défendre sa frontière maritime, l'accès à la mer par un Danube navigable, que contre le fleuve lui-même.

Le Danube a édifié un delta de 3.500 kmq. et continue ce travail avec une étonnante rapidité: il apporte à la mer 60 millions de mc.; il avance à la vitesse de 50 cm. par an.

Le premier obstacle est donc dû aux alluvions, qui le font ainsi progresser, qui ensablent le delta, tandis qu'un courant littoral déplace les bouches. La puissance est passée à tour de rôle à chaque bras. Ce fut d'abord le bras Sud, le bras de St.-Georges, qui emporta la plus grande masse des eaux; aujourd'hui encore il en entraîne 20%. Puis ce fut le bras central, de Sulina, qui n'a plus aujourd'hui que 7% des eaux. C'est dans le bras du Nord, de Chilia, que s'écoulent 64%, la majeure partie, des eaux du fleuve.

Le second obstacle, ce sont les eaux mêmes. En hiver, embâcle de 15 à 45 jours, qui interrompt la navigation, et en tout cas, des maigres. Au printemps, débâcle et crues, qui portent le débit de 3.400 à 10.300 mc. dans un lit, parfois profond de moins de 2 mètres, qui créent là un paysage amphibie.

C'est surtout alors qu'apparaît ce vaste marais, que bien souvent ont décrit les conteurs. De part et d'autre d'un bras saulaies, roselières, îles plates et lenticulaires, digues naturelles sableuses, petites plages où s'éparpillent les mesures de boue, d'argile crue et de chaume, éclatantes au soleil sous leur crépissage neuf de chaux; de place en place une rare île basse cultivée, *ostrovul*, comme l'Ostrov Cășlița, distribuée par l'État entre des

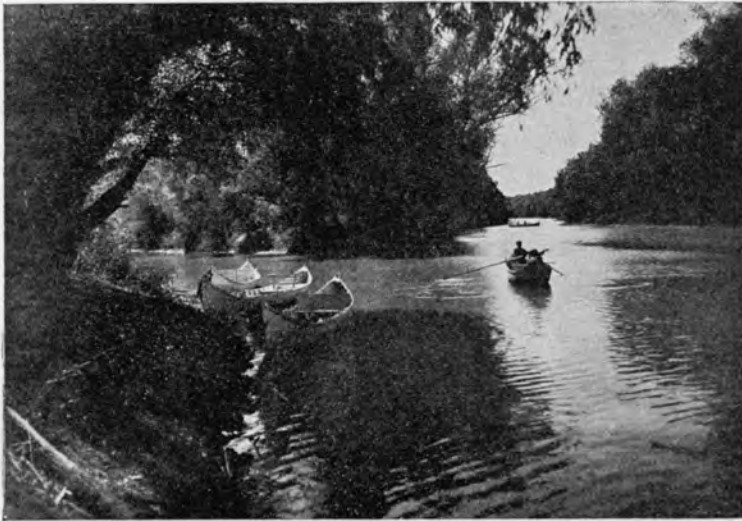


Fig. 10. Le Danube: le canal Filipoiu (près de Brăila)

colons jardiniers. Au fur et à mesure qu'on s'avance vers la mer, les arbres rabougris se disséminent, disparaissent. Le large bras de Chilia se faufile entre les roseaux jaunâtres, sous les cris des hérons et des cigognes, cherchant par deux leur gîte estival, et parfois les mesures de Lipovans (Russes schismatiques émigrés) pêcheurs, petits villages, maisons isolées, cernées de potagers et de vergers. Ces villages semblent des Venises rurales. Tel Vâlcov, au Nord, à 15 kilomètres

de la mer. Sauf la rue principale, elle-même parfois sous l'eau comme en témoigne le haut et large trottoir de bois, les rues ne sont que des canaux, longés d'étroites planches, franchis par de hauts ponts de bois en arc-ceaux. Chaque maison dans un enclos derrière une haie de roseaux, de boue blanchie et de chaume, s'ouvre sur le canal; on y amarre la barque, qui a rapporté les esturgeons qu'on vide du caviar et qu'on sale, les

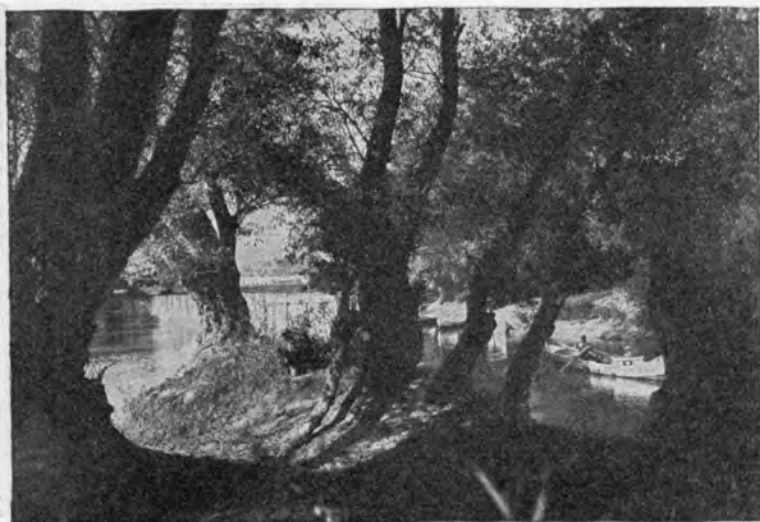


Fig. 11. Le Danube: le canal Filipoiu (près de Brăila)

énormes silures qu'on fume avant de les expédier à Bucarest et au delà. De toutes parts le marais envahissant, sans un arbre, sans un point de repère, sinon, au lointain, vers le large, les dunes basses du littoral. La fin d'un monde.

La navigation relie, à travers ces solitudes, le monde continental au monde marin. Mais il a fallu de grands efforts. C'est en 1846 que les marchands anglais, en quête de clients pour leurs étoffes, découvrent les

céréales danubiennes, excellent fret de retour. En 1856 le traité de Paris crée la *Commission européenne du Danube* pour le Danube maritime, de Brăila à la mer. Elle prend en charge le bras de Sulina, le plus court et le moins puissant, le plus facile à drainer. Elle en coupe les méandres par un canal, en porte la profondeur de 2 m. 75 à 7 mètres pour y faire passer, au lieu des bateaux de 200 tonnes, des navires des 3.500. Les 101

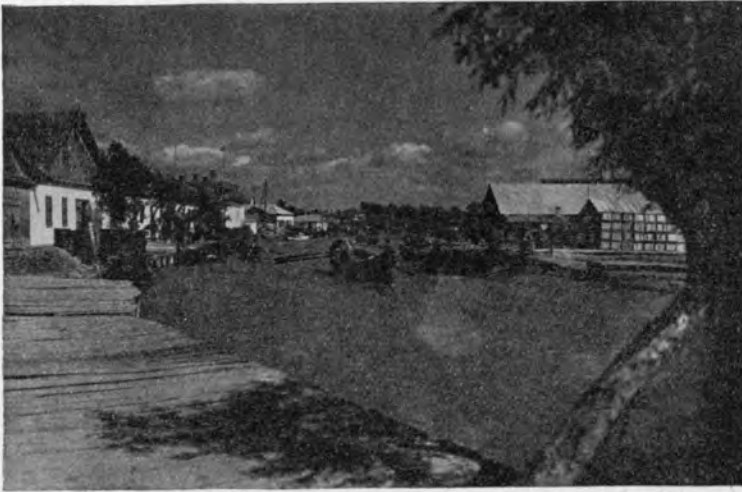


Fig. 12. Le village de *Vălcov* dans le delta du Danube

vapeurs, les 338.197 tonnes de 1865 deviennent, en 1905, 1.195 vapeurs et 2.275.812 tonnes. En 1910, 73 % de l'exportation totale de la Roumanie passait par Sulina. En 1930, sur les 182.027 wagons roumains de céréales, 65.116 sont déchargés et s'exportent par les ports du Danube.

Ces ports du Danube maritime se transforment. De petites villes naissent des anciens villages. Sulina, cosmopolite et sans caractère. En amont, près de la pointe du delta, Tulcea, miniature de Salonique, qui

étage en amphithéâtre ses maisons blanches et bleues. Au bras Nord, Chilia Nouă, vieille forteresse d'Étienne-le-Grand et des Turcs, sise sur une bande de terre solide entre les zones inondables, et Ismaïl, qui, hors des atteintes du fleuve, éparpille ses maisons dans une vaste conque au Midi. En arrière, sur la langue de terre haute qui sépare les marais commençant de la Balta danubienne et les marais du Prut finissant, le multiple Galați (Galatz): planches empilées du port des bois, réservoirs à pétrole, silos à grains et minoteries, d'où l'on grimpe par les ruelles tortueuses de la vieille ville aux larges avenues modernes, vraie capitale marchande, troisième ville de la Roumanie, par ses 101.148 habitants. Enfin en amont, Brăila, marché principal et bourse de tous les grains de cette région, port énorme accouplé à une ville où, dans les rues modernes et rayonnantes, Grecs et Juifs tiennent le haut du pavé. Ce sont les armateurs grecs qui ont en mains les échanges.

Le Danube maritime a poussé le tonnage de ses bateaux de 4.262.552 tonnes en 1920 à 14.883.830 tonnes en 1931, le tiers sur navires grecs: ce sont surtout des céréales, blé, orge, maïs, qui s'embarquent à destination de la Belgique, de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, des Pays-Bas, de l'Allemagne. Elles formaient, en 1931, 81% des marchandises transportées sur le Danube maritime, soit 1.896.833 tonnes. C'est par là que la Roumanie vend à l'Europe, et, par conséquent, respire.

2. La Dobrogea coloniale

A la tête du delta le Danube se franchit assez aisément. A Reni, une petite ville, le Bugeac avance ses falaises de loess, basses, mais nettes, surmontées de

terres noires. En face, le massif usé de Măcin profile ses croupes granitiques, de 300 à 400 mètres, et boisées. En aval, vers Isaccea, descendant de ces pentes vers le Danube, se rapprochent les terrasses bessariennes et les monts dobrogéens de roche dure, à l'abri des inondations: sorte de pont naturel, dont les arches naturelles sont visibles sur les deux rives, qu'ont emprunté à travers les siècles les envahisseurs,

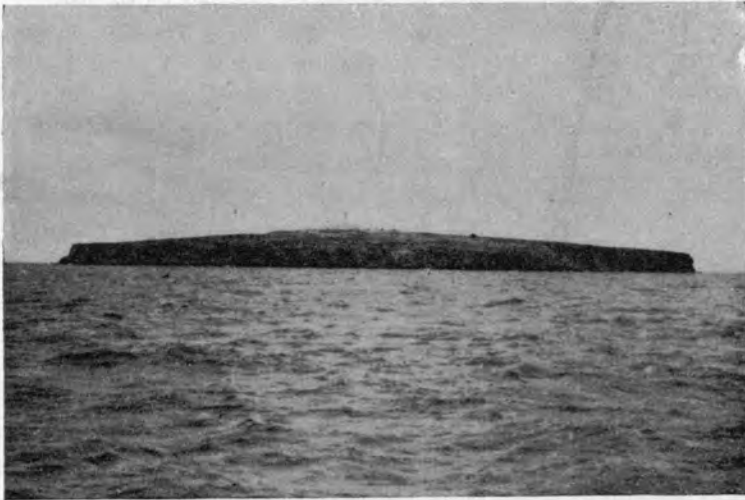


Fig. 13. L'île des Serpents dans la Mer Noire, au large du delta du Danube

de Darius aux temps modernes: ont passé les Russes dans leurs expéditions sur Constantinople, en 1829, en 1877. La colline, que l'on appelle le Vizir-Tépé, la « butte du Vizir », fortifiée par les Turcs, à 71 mètres sur la rive droite, un « vallum de Trajan » (nommé au reste comme toutes les levées de cette région) sont les vestiges défensifs qui montrent l'importance, l'utilité de ce passage.

En effet, la Dobrogea a toujours été une colonie: militaire, ethnique, agraire.

Colonie militaire, elle offre trois lignes de défense. La défense du Nord est assurée par les hauteurs qui dominent les bouches danubiennes. Dans la décadence byzantine les chefs s'y taillèrent des domaines, comme, au XIV-e siècle, Dobrotiç, l'éponyme. Au XV-e siècle, les Turcs couronnent de châteaux le *deal* (colline) granitique du Nord-Ouest, les plateaux gréseux du Sud-Ouest, Tulcea, Babadag, les culots volcaniques qui les dépassent; ils abattent chênes et tilleuls — les Turcs furent toujours de grands dévastateurs de forêts — pour surveiller le passage et construire leurs maisons. La maison de cette région a gardé depuis lors ce mode de construction: un cadre de bois qui enserme les murs de torchis, qui soutient le toit de roseaux; une grande simplicité due aux ravages perpétuels. Des villages, semés sur ces collines, émergent toujours le minaret.

La défense du Centre est appuyée sur la dépression qui unit au plus court — environ 60 à 70 kilomètres — la Balta danubienne à la Mer Noire, et est marquée par la voie ferrée: marais, roselières, que survolent des pélicans et des moustiques. Les Daces et Trajan la fortifièrent: « vallum des Daces », levée de terre au Sud; « grand vallum de Trajan », en terre, adossé à une chaîne de camps retranchés ou *castella*, au Nord; entre les deux, un mur de pierres cubiques, joignant les *castella* de maçonnerie, est dû peut-être à Constantin. Aujourd'hui les coupe la voie ferrée Cernavoda-Constanța.

La défense du Sud est sur d'autres hauteurs, la table calcaire, couverte de lœss, qui s'élève jusqu'à 350 mètres à la frontière actuelle bulgare-roumaine, à 490 mètres en Bulgarie; ce sont ces calcaires, plongeant en falaises, découpés en calanques, qui forment la « Côte d'argent », la Riviera roumaine, autour de Balcic, ville d'art, de luxe et de malades, accotée à

un quartier tatar et sordide. A l'Ouest, le Danube ronge le pied de ce plateau, dominé par la forteresse romaine de Durostorum, l'ancien château turc de Silistra. C'est le « Quadrilatère dobrogeain », attribué par les Russes à la Bulgarie en 1878, cédé à la Roumanie en 1913. Ce Quadrilatère est couronné, derrière la steppe découverte, molle, poussiéreuse, par le Deli-Orman, la « Forêt folle » des Turcs, de chênes



Fig. 14. Vue de Constanța sur la Mer Noire

rabougris, seule position stratégique, par conséquent « bonne frontière ».

Colonie démographique, la Dobrogea offre tous les échantillons des envahisseurs de la steppe, et, plus tard, de la montagne. Ils s'y sont donné rendez-vous.

A la fin du régime turc, un recensement russe de 1878 pour un département du Nord, le département de Tulcea, comptait 36% de Roumains, 29% de Bulgares, 12% de Russes, 11% de Lipovans. Un recensement

roumain de 1880 pour un département du Centre, celui de Constanța, a relevé 38% de Tatars, 23% de Roumains, 18% de Turcs, 13% de Bulgares. D'après les rapports des préfets roumains de 1911, vivaient en Dobrogea (moins le Quadrilatère, qui n'appartenait pas encore à la Roumanie) 54,7% de Roumains, 14,3% de Bulgares, 10% de Russes et Lipovans, 7,5% de Tatars, 3,3% de Turcs. Cette

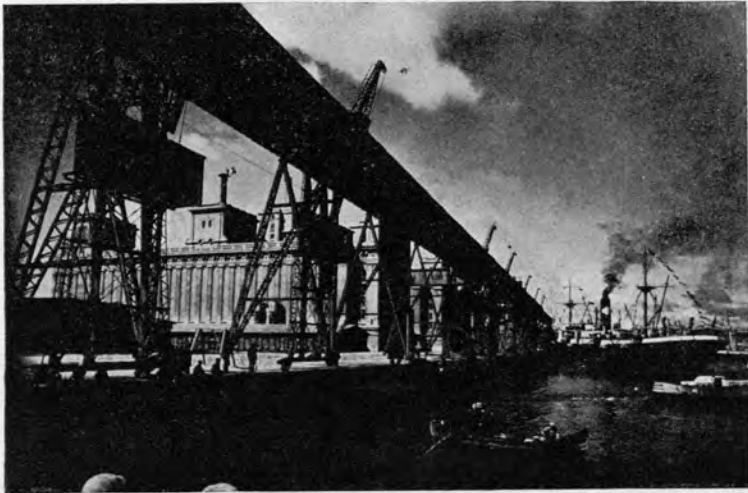


Fig. 15. Les silos à grains de Constanța

mosaïque se découvre souvent dans la forme des maisons: chaumines de terre battue des Tatars, bâtiments solides, enclos de jardins murés, des Roumains.

La carte ethnographique montre trois groupes, dont deux nets: au Nord et à l'Ouest, le long du Danube, les Roumains sont en quantité assez dense: 25 à 75 habitants au kilomètre carré; au Sud, des Bulgares mêlés au Tatars et aux Turcs, mais peu denses, moins de 25 habitants au kilomètre carré; à l'Est, un véritable damier qu'il faut renoncer à décrire.

Colonie agraire depuis un siècle, les Roumains y sont descendus des Karpates valaques et moldaves. Ce fut d'abord une colonisation spontanée. De tous temps les pâtres des Karpates venaient passer là l'hiver. Le grand flot d'immigrants s'est produit de 1800 à 1900, *Mocani* de Transilvanie, *Cojani* de Muntenie, selon la tendance des Roumains à descendre de la montagne pour peupler la plaine, mêlés du reste



Fig. 16. Le port pétrolier de Constanța

à des Allemands de Bessarabie et même à des Bulgares du Balkan: la population passa de 147.000 habitants à 297.000 habitants, doubla, malgré le départ des Turcs et des Tatars.

Ensuite, après l'annexion de 1878 et de 1913, colonisation officielle, transformation agricole: des routes, des chemins de fer, des fermes modèles, des labours qui ont triplé de grandeur, des récoltes d'orge et de blé. La densité des deux départements de Tulcea et de Constanța passe de 25 à 28,5 au kilomètre carré,

depuis 1912; la population entre 1912 et 1930 saute de 380.430 à 811.332 habitants pour tout le pays (y compris les 378.027 habitants du « Quadrilatère »).

Ce progrès se traduit par le rôle croissant de Constanța. Au débouché du chemin de fer, Constanța est d'abord un port céréalier: à peu près 40% des céréales exportées y embarquent. Au débouché de la pipe-line, Constanța est aussi un port pétrolier: 97% des pétroles de Roumanie y passent. La population, 14.000 citadins en 1900, saute à 58.000 en 1930. Le trafic, 400.000 tonnes en 1880, monte à 1.320.000 tonnes en 1912, à 2.800.000 en 1929, à 5.200.000 en 1932; en 1930, sur les 182.027 wagons roumains de céréales, 32.907 sont déchargés et s'exportent par les ports maritimes, essentiellement Constanța.

La charrue a terminé la conquête: ce sont les petits propriétaires qui dominent. Les biens de 2 à 10 ha. occupaient, en 1913, 50,9% de l'étendue totale, ceux de moins de 2 ha. 9,8%.

Ancienne steppe devenue terre de céréales, la Dobrogea est entrée dans la vie roumaine.

3. La frontière danubienne

Peu de frontières linguistiques sont aussi nettes. Le peuplement roumain borde toute la rive gauche, et fort dense (plus de 75 habitants au kilomètre carré). Le peuplement bulgare occupe la rive droite, moins serré (25 à 75 habitants au kilomètre carré). Quelques rares îlots roumains en Bulgarie, surtout vers Nicopolis et Vidin, environ 75.000. Les 262.000 Bulgares sont en Dobrogea.

Les problèmes de frontière sont autres: l'occupation du sol, l'utilisation de la route.

L'occupation roumaine de la rive gauche est la suite de cette lente descente du paysan de la Montagne sur la Colline, puis sur la Plaine. L'émancipation de la première Roumanie en 1856, l'affranchissement des serfs en 1864 n'avaient pas donné la terre au paysan : la *Câmpia* n'était guère qu'une steppe, dominée par les boïars, « en guerre sournoise avec l'homme laborieux qu'elle n'aime pas... cette immensité qui cache l'eau



Fig. 17. La plage de Carmen Sylva, station balnéaire sur la Mer Noire

dans le tréfonds de ses entrailles et où rien ne vient, sauf les chardons » (Panaït Istrati). Durant la guerre, on promet le sol aux soldats : « La grande récompense de votre victoire vous a valu le droit de posséder la terre », disait le manifeste royal du 22 mars 1917. Les promesses furent tenues par la loi agraire du 15 décembre 1918, qui fit tomber les propriétés de plus de 100 ha. dans l'ancien royaume de 42,5% à 7,7%. La plaine danubienne, de culture extensive, agencée seulement pour

l'exportation, se repeupla alors de nouveau propriétaires venus de la zone Nord, des Collines: entre 1912 et 1930 le département d'Ilfov (où se trouve Bucarest) passe de 681.759 à 992.416 habitants, et sa densité de 132 à 192; la population du département de Vlaşca croît de 259.395 à 296.614, et sa densité de 58 à 66; dans le département de Teleorman l'augmentation de la population va de 297.470 habitants à 348.027, et la



Fig. 18. Cap Caliacra au Sud de la Dobrogea

densité de 65 à 76; dans celui de Romanaţi les 248.000 habitants de 1912 sont 271.288 en 1930 et la densité monte de 70 à 76; le département de Dolj enfle de 436.449 à 489.274 habitants et de 67 à 74 au kilomètre carré; le département de Mehedinţi possède 295.474 habitants en 1912 (55 au kilomètre carré) et 306.399 en 1930 (57 au kilomètre carré). Ainsi, de l'Est à l'Ouest, la densité diminue: c'est que la Campagne va se rétrécissant vers l'Ouest: ici la zone des collines est beaucoup plus étendue.

Il faut donc séparer les deux zones, la Munténie (à l'Est), l'Olténie (à l'Ouest), que limite l'Olt.

La Munténie, jadis complètement nue, entre les moissons, dorées dès juin, et les chaumes ou la couverture de neiges hivernales, ne possède guère que les gros villages, les *sate*, de ce nom latin caractéristique (de *fossatum*), construits en boue, serrés sous leurs toits de chaume, qui n'ont aucun passé historique. Les paysans

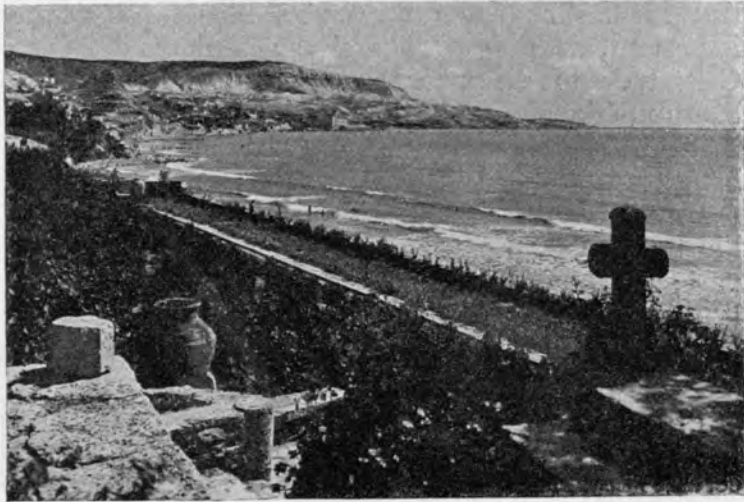


Fig. 19. Le golfe de Balcic

y travaillent le blé, le maïs, les légumes, le tabac, ils élèvent des bêtes à cornes en quantité énorme (525.821 pour toute la plaine) et des moutons (2.183.195) pour l'alimentation de Bucarest. Les bourgades mêmes ne sont que de gros villages : Oltenița, même Giurgiu, jadis forteresse valaque, puis turque, aujourd'hui en ruines, qu'ont développées la proximité de Bucarest et de Ploești, dont le pétrole descend par pipe-line au Danube.

En Olténie, la zone du *deal*, c'est-à-dire de la Colline, s'approche de plus en plus du fleuve, et, avec elle, ses bocages et ses hameaux, les *cătune*, tout à fait semblables aux maisons de bois dispersées dans la Montagne. Le climat y est moins rude, l'économie différente. On n'y voit presque plus d'avoine, de fourrages artificiels, de gros bétail. Le blé et le maïs n'y ont guère de concurrents. La plaine sableuse y étale des dunes, que fixent des plants d'acacias, qui se terminent en falaises, s'ébouyant sur les boucles du Danube. Plus un seul port important, de Turnu-Măgurele, au confluent de l'Olt, à Calafat, dont le vieux nom, qui « calfate », goudronne les bateaux, étiquette un bourg moderne, en face du Vidin bulgare. A Turnu-Severin, le *castrum* romain, le château hongrois commandaient le défilé des Portes-de-Fer.

L'usage de la route danubienne n'a jamais été, dans l'histoire, réservé aux Roumains. Dès la naissance du pays, à peine débarrassé des Turcs et des Russes, c'est l'Autriche qui tente d'accaparer le Danube. L'acte de navigation, signé à Vienne le 7 novembre 1857, établit, sous prétexte de règlement de police, un véritable monopole de fait pour les bateaux autrichiens: sur 1.000 bateaux qui circulaient en 1910 pour exporter les céréales roumaines, amener le charbon et le fer anglais ou belges, 900 appartenaient au Lloyd autrichien, 93 à la Hongrie, 80 à la Roumanie.

Puis ce fut la main-mise allemande, qui tenta de profiter de la guerre: le *Diktat* de Bucarest, du 7 mai 1918, contraignit la Roumanie à supprimer sans réciprocité ses tarifs protecteurs, à céder le passage à la flotte allemande, tandis qu'elle perdait ses forces fluviales policières, à céder aux Allemands les ports de Turnu-Severin et de Giurgiu, les installations céréalières et charbonnières de Calafat, Turnu-Măgurele, Giurgiu, Oltenița: ainsi se préparait le *Mittleuropa* par la *freie Donau!*

Les Alliés vainqueurs internationalisent le Danube. La convention de Paris de 23 juillet 1921 établit pour le « Danube fluvial », entre Ulm et Brăila, une *Commission internationale du Danube*, composée des représentants des États riverains et des États membres de la Commission européenne (du Danube maritime), qui établit le programme des travaux, partage les frais, perçoit les taxes, etc. La Roumanie reprend sa place : le tonnage



Fig. 20. Route près de la Mer Noire (Côte d'Argent), environs de *Balcic*

des navires de ses ports fluviaux passe de 8.021.783 tonnes en 1920 à 27.825.266 tonnes en 1931. Ces chiffres sont tels qu'un commentaire est superflu.

« Le Danube roumain, échappé à la prison des Portes de Fer, forme comme un élément tutélaire de la race roumaine, qui le chante dans ses vers et le mêle à ses légendes », peut-on conclure avec Iorga. Longtemps lointain et retrouvé, le Danube se lie aujourd'hui intimement à la vie roumaine.

III. LE FRONT TRANSILVAIN

Des trois frontières roumaines, celle de l'Ouest a été le plus contestée : pas de limite « naturelle », la plaine coupée, les populations mêlées, la cartographie traditionnelle méconnue. La géographie physique seule ne l'explique pas. L'histoire est nécessaire pour le comprendre : elle montre deux mouvements de peuplement en sens opposés : la montée magyare, la descente roumaine.

1. La montée magyare

Depuis leur arrivée dans la plaine pannonique, les Hongrois sont montés à l'assaut de la Montagne roumaine. Le bastion des Karpates est le centre originel des Roumains : « Les bergers, dont l'activité errante à travers les vallons commence l'histoire du peuple roumain, sont le produit de la montagne, tout aussi réellement que ses pins et ses mélèzes » (Iorga). Dès les origines connues, par contraste avec les Illyres, exclusivement pasteurs, les Thraces forment un peuple solidement établi sur leur terre, qu'ils cultivent tout en gardant leurs troupeaux : le nom « Daces » est peut-être dérivé de ces villages ou *davae*, petites cellules encloses dans la Montagne. La possession de la Montagne est déjà nécessaire à Rome pour résoudre le problème germanique, auquel ni Auguste, ni Tibère n'avaient pu apporter de solution. Quades, Marcomans et surtout Gots sont en mouvement, aux frontières de l'Empire. Trajan s'empare de la montagne dace en 106. Rome donne sa civilisation à ces bergers qui deviennent — le mot est gardé — *Români*.

Quand les invasions déferlent sur les plaines, créant tour à tour ces États éphémères : Hunie, Gépédie, Awarie,

Cumanie, cette masse de paysans daco-romains a, grâce à sa langue, conscience de former un monde à part. La langue et le nom s'ajoutent à la terre, *Muntele*, pour déterminer l'unité morale.

Un siècle après leur arrivée en plaine, vers 1000, les Magyars donnent l'assaut. Ils voulaient se garder des nomades de l'Est, les Tatars; ils avaient besoin d'une bonne frontière défensive, et les Karpates sont pris comme mur mitoyen entre les deux peuples de la steppe, les Tatars d'un côté, les Hongrois de l'autre. Les chroniques montrent les « voévodes » des *pastores Romanorum*, les bergers roumains, de ces « duchés » paysans, succombant dans la lutte. Au XI-e siècle, les Magyars fortifient leur conquête, bâtissent les châteaux de Turda, de Dej au débouché des vallées transylvaines, près du Mureș ou sur le Someș, établissent des monastères latins, réduisent les paysans des vallées en servage. Il reste tout de même une terre roumaine, *țara românească*, purement rurale, refoulée de cime en cime, sans frontières, mais ayant sa loi religieuse, spirituelle, qui se maintient malgré la conquête hongroise et catholique, aidée par ce *Drang nach Osten* médiéval, dû aux colons saxons que les rois de Hongrie font venir d'Allemagne, aux Chevaliers Teutoniques, qui bâtirent des villes. Un de ces défenseurs, nanti du titre avar de *ban*, s'installa, au XIII-e siècle, à Severin, occupant la cluse du Danube et ses abords en plaine, que l'on appelle dès lors le Banat. Ce sont surtout dans les montagnes du Nord, le Maramureș, du Sud, le Banat, que se maintiennent les « voévodes » roumains, élus par la « communauté des Valaques », dont certains, déchus, deviennent des juges de villages.

La Hongrie médiévale disparaît par la conquête turque, c'est-à-dire à la bataille de Mohács en 1526; les Turcs installent leurs pachas à Timișoara et à Bude. La Transylvanie maintient d'autant plus sa vie propre

que, derrière les Karpates, y émigrent évêques, moines orthodoxes, boïars, persécutés par les princes soumis de Valachie ou Moldavie; la langue se modela en une première littérature religieuse née sur la Montagne, dans les monastères du Maramureş au XV-e siècle, ou en une littérature épique, telle que miracles, vies de saints, légendes, vers le début du XVII-e siècle. La Transilvanie était le foyer de la civilisation roumaine, au moment où la brève épopée du prince valaque Michel-le-Brave refit l'unité de la Roumanie entre 1594 et 1601.

En 1687 l'Autriche mit la main sur la Transilvanie et voulut, aidée des Jésuites, y introduire son système bureaucratique et catholique. Ce fut alors l'Église roumaine qui se leva pour la défense de la religion et de la culture, avec son chef, l'évêque « uniate », Micu, qui, montant sur son trône épiscopal en 1735, revendiqua la qualité de « Nation » pour les Roumains, fonda, avec son successeur, Pierre Paul Aaron, des écoles, en particulier l'école célèbre de Blaj, en plein centre de la Transilvanie, dont les chroniques, dictionnaires, grammaires monastiques perpétuèrent la tradition. Les moines gardaient l'esprit combatif de ces paysans que l'Autriche maintenait asservis sous la noblesse magyare ou saxonne, qui se révoltèrent en 1784, puis en 1848, et que l'Autriche, finalement débordée par les unités nationales, livrait aux Magyars par le « Compromis » de 1867.

Ainsi la Transilvanie demeura le conservatoire de libertés roumaines.

Maîtres de la Transilvanie, les Magyars en entreprennent la conquête par la langue. La constitution de 1867 ne reconnaît qu'une « Nation magyare ».

Conquête statistique: en 1867, un Autrichien, le dr. Ficker, dénombre en Transilvanie 2.115.000 habitants. Quoique les Roumains soient prolifiques et les Magyars de faible natalité, le recensement hongrois

de 1910 donne, sur 2.678.367 habitants, 1.472.000 Roumains (augmentation de 11%) et 918.000 Magyars (accroissement de 82%). Les statistiques corrigées par l'excédent des naissances et les recensements confessionnels apportent d'autres chiffres. Selon les calculs de M. de Martonne, pour 3.832.229 habitants de la Transilvanie propre et de la plaine voisine, on comptait: 2.324.311 Roumains (61%) et 1.023.204 Magyars (28%). Si l'on y ajoute les trois comitats du Banat, on note 5.413.362 habitants, dont 2.916.360 Roumains et 1.255.296 Magyars.

Conquête scolaire: on magyarise l'école primaire, y compris les jardins d'enfants; depuis 1879, les bébés roumains de trois à six ans sont contraints de fréquenter les jardins d'enfants où l'on parle le magyar. Les écoles non-magyares tombent de 58 à 14%. Sur les 40.596 élèves des écoles secondaires entre 1880 et 1890, il y a 72% de Magyars et 6% de Roumains. Sur les 58 professeurs de l'Université de Cluj, pas un professeur roumain, et Cluj est la seule université transilvaine; les étudiants magyars sont, 72,6%, les étudiants roumains 11,6%. On évite d'instruire les milieux roumains: une école pour 560 Magyars, une pour 1.370 Roumains dans la Transilvanie propre (ou *Ardeal*), une école pour 370 Magyars, une pour 1.800 Roumains dans la Crişana et le Maramureş, les provinces du Nord. Le Roumain pour s'instruire doit se faire Magyar.

Conquête électorale: la loi de 1874 établit le suffrage censitaire, sauf pour les nobles, c'est-à-dire des Magyars, qui sont électeurs de droit. Le cens est plus élevé dans les communes rurales de Hongrie et encore plus dans celles de Transilvanie (environ huit ou neuf fois plus). Les comitats magyars ont un député pour 17.000 habitants, les Roumains un pour 34.000 habitants. Les paysans arrivent difficilement au centre

électoral, lointain, gardé par les gendarmes, et, s'ils y parviennent, le vote est public et oral. Un mémoire roumain de 1892 est plein d'incidents électoraux qui écartent les Roumains.

Conquête politique: on jugule la presse, interdit les journaux de Roumanie, les associations roumaines, distribue les condamnations pour délits d'opinion, rend inaccessibles aux Roumains les fonctions publi-



Fig. 21. *Timișoara*, capitale du Banat — près de la frontière yougoslave

ques: sur 6.595 employés de comitats, on ne compte que 405 Roumains, sur 428 magistrats 10 Roumains. On magyarise les noms de lieu, et même les noms de famille! La presse magyare conclut: « La force brutale seule peut faire impression sur ces masses incultes »; ainsi s'exprime le *Kolozsvár*, journal de Cluj, le 3 août 1891. En Hongrie, une seule question compte « la politique d'hégémonie du magyarisme », écrit le *Magyar Hirlap* le 16 février 1892.

Conquête de la terre: les grands seigneurs hongrois l'entreprennent. La carte des grandes propriétés, dressée par l'atlas hongrois, *la Hongrie économique en cartes*, publiée en 1920, nous montre les latifundia occupant 61% des propriétés dans le Banat, 50% dans le comitat d'Arad, 45% dans le Bihor, 56,5% dans le Maramureş. Ces latifundia, propriétés de plus de 575 ha., atteignent parfois 55.000 et 228.000 ha. Les domaines de plus de 100 ha. représentaient avant la guerre 37% de la surface de toute la Transilvanie. La toute petite propriété (moins de 2 ha. 87) était celle de 50% des propriétaires, qui ne possédaient que 7 ou 8% du sol arable, c'est-à-dire n'avaient pas de quoi manger; la « moyenne propriété » (plus de 57 ha.) — les Maygars entendent par moyenne propriété ce qui serait grande propriété en France — était tenue par 28% des propriétaires sur 49% du sol arable; mais dans cette catégorie les Roumains n'étaient que 2,5% du total.

Les Hongrois et les Allemands se partageaient la terre roumaine.

2. La descente roumaine

Le Roumain est l'homme de la Montagne et de la Colline. La Transilvanie apparaît comme un vaste bassin récent, découpé en collines, mais cerné de montagnes, entouré — comme son nom l'indique — d'un rideau forestier. Les Karpates d'un côté, le Bihor de l'autre la séparent des plaines du Dniestr, du Danube, de la Tisa. Ce sont là, réunis, les facteurs d'une vie pastorale et transhumante, entre, selon l'expression de Iorga, la patrie « d'hiver » du Piémont et la « patrie d'été » de la Montagne. Ici le Roumain a trouvé un refuge, aux époques où la plaine herbeuse était assaillie par les invasions des nomades, qui y

devenaient sédentaires. Mais, par une lente et irrésistible descente, le Montagnard envahit la plaine aux époques de sécurité. Ainsi retrouvons-nous à l'Ouest les types du paysage, les genres de vie de la Roumanie de l'Est, se succédant et toujours liés. Chacun des groupes montagneux, le massif banatique, le Bihor, le massif du Maramureș, où le peuplement roumain est le plus compact, où le village roumain, avec ses maisons de bois pointues et dispersées, est le plus topique, où le paysan roumain se montre le plus pur avec son *cojoc* et la *căciulă* de laine, est attaché par des liens solides à la Colline moins dense, et à la Plaine, singulièrement plus mêlée.

A) Le Banat: massif et plaine.

Les Karpates banatiques donnent une impression de forêt. Un manteau d'arbres les couvre, hêtres surtout, se mêlant, dans quelques couloirs du Sud, aux pins noirs d'Autriche et aux érables. La haute montagne grimpe à 2.511 mètres, avec ses murs calcaires et ses chaos de granite, déserts. Mais, dès 1.000 mètres, elle s'humanise: le peuplement roumain en prend possession, avec ses villages épars, aux petites maisons, *sălașe*, nombreuses, hissés à plus de 600 mètres, aux cultures étalées sur la *față*, au soleil. Le paysan ne reste guère sur place: en été il monte dans ses *stâne*, ou bergeries de l'alpage, *plaiu*; en hiver il descend, avec ses moutons, sur les terrasses du Mureș, sur la plaine du Banat, ou, tout seul, pour louer ses bras. Les pistes vivifient la Montagne. Ces « déménagements » laissent d'autres traces: les passants s'y sont installés, *Ungureni*, « gens de Hongrie », qui ont doublé les villages, Allemands, qui ont créé de petites localités minières, de cuivre, de plomb, d'argent, et, naturellement, industrielles.

La Valachie citérieure, comme on disait au XVI-e siècle, est aussi une grande route, unique: c'est le « couloir de Caransebeș », que la route et le chemin de fer, la ligne du Simplon-Orient-Express, ont préféré au Danube barré par les Portes de Fer. L'île d'Ada-Kaleh, musée turc, oublié au traité de Berlin, conserve sa citadelle. En face, Orșova, place de commerce, fut fortifiée jadis par l'Autriche. De là



Fig. 22. Arad, près de la frontière hongroise

on remonte, par des gorges sciées dans des calcaires blancs que voilent les pins et les érables, vers Mehadia, près des « Bains d'Hercule », vers Caransebeș, que gardaient des confinaires roumains au service de l'Autriche. La fracture où s'est placé le couloir, étranglé au Sud, s'évase au Nord: la *Porta orientalis* est le vieux nom du col, qui permet de passer de l'étroite vallée de la Cerna, la « Noire », à la large vallée du Timiș, qui porte les petites villes toutes roumaines de Caransebeș et de Lugoj; celle-ci, dans un bassin étalé, oppose son

vieux château hongrois aux vieilles églises roumaines, à côté desquelles fonctionnait dès 1774 une école indigène. Rien que des sites de passage, de défense.

La plaine banatique, au pied de ces montagnes, fut une zone d'invasion, tour à tour steppe désolée et campagne féconde. Les Serbes s'y installèrent à l'Ouest dans leurs migrations, de 1480 à 1690. Les Turcs la dévastèrent, les Autrichiens y appelèrent des colons « souabes ». Une infinie et monotone platitude, où rien ne décèle la frontière serbo-roumaine, où rien ne surplombe sinon une meule, un puits à balancier, un arbre rare. En hiver des marais, que la Tisa balaie. En été les champs de blé, de maïs, les prairies où stationnent chevaux, boeufs, porcs, jadis aux grands propriétaires hongrois. Les latifundia du Torontal occupaient un tiers de la surface. Le département de Timiș-Torontal nourrit 104.000 chevaux, 87.000 boeufs, 217.000 porcs, sans compter les 193.000 moutons qui passent l'hiver sur ses chaumes. La densité y est cependant moyenne, 68 habitants au kmq., dans un pays qui longtemps a été peu sûr. Le village aggloméré, géométrique, a remplacé les épars de la montagne, à l'écart des inondations sur les premières terrasses des vallées. La grande ville de Timișoara — 91.866 habitants — a son château, le *vár* (Temesvár, c'est la « forteresse du Timiș »), hongrois, perdu dans les alluvions modernes: le quartier turc, la *mahala*, appelé *Palanca*, habité aujourd'hui de Roumains et de Serbes; la *Josefstadt* du XVII^e siècle, baroque et uniforme; la *Fabrique* allemande de l'Est; enfin la ville neuve et ses cafés « viennois ».

Ainsi, au fur et à mesure que l'on descend de la montagne, le peuplement roumain devient moins dense, moins pur. Avec une densité qui varie de 25 sur les

croupes, de 50 dans les avantmonts, de 75 dans les vallées, les Roumains sont à peu près les maîtres uniques de la Montagne. La zone moyenne est déjà plus bigarrée, avec des taches allemandes dans les campagnes, hongroises dans les villes. La plaine est envahie par les « Souabes », c'est-à-dire les Allemands, à l'Est et au Nord, par les Serbes au Sud et à l'Ouest. Mais les Roumains sont sans cesse descendus depuis le XVIII^e siècle et leur natalité est la plus forte: ce sont, en effet, les paysans les plus pauvres. La statistique hongroise de 1910 donnait, pour l'ensemble, 39,3% de Roumains (592.049), 24,5% d'Allemands (387.545), 19,7% de Serbes (313.724), 15,2% de Magyars (242.152).

La Frontière de Trianon a coupé dans cette masse, laissant à la Yougoslavie toute la plaine occidentale, à la Roumanie toute la Montagne, à laquelle on ajouta une marge de plaine: il y a entre elles une solidarité économique fatale. De la montagne descendent les pierres noires ou rousses, qui ont permis les routes du Torontal, poussiéreux ou embourbé, les bois qui flottent sur le Timiș ou sur le canal de la Bega, les moutons qui hivernent, les boeufs vendus dans les foires urbaines. La Plaine s'y ravitaille; la Montagne a besoin de ses marchés d'en bas. Les deux zones sont inséparables.

B) Le Bihor et ses marches transilvaines.

Le massif du Bihor, surgissant de la Tisa ou fermant l'horizon des collines de Cluj, est un autre bastion karpatique. De la route Oradea-Cluj, dans la vallée du Criș Rapide, qui entaille ses derniers schistes, on voit le vieux massif usé, en dépit des 1.800 mètres de ses cimes, aux croupes arrondies, aux flancs inclinés, aux bois épars. Les villages, alignés en plaine, se dispersent;

les maisons de bois, au toit de chaume plus élançé, cernées de maïs et d'arbres fruitiers, sont en désordre autour de la petite église de bois. Les bœufs aux longues cornes remplacent les chevaux. Le paysan revêt le manteau de peau de mouton et le bonnet de laine. On monte: les vallées s'approfondissent dans les granites, la forêt s'empare des fonds et des versants; la vie à nouveau se réfugie sur les hauteurs, *plaiuri* à moutons, où le blé monte jusqu'à 1.500 mètres, où les maisons se disséminent sur la *față* (versant du Midi), tandis que le *dos* (versant du Nord) se couvre d'épicéas, qui s'étalent aussi sur les crêtes. Au Sud, c'est un paysage plus doux, de 1.000 mètres environ, dépassés seulement par les pitons volcaniques: ici forêts et pâturages occupent les sommets, les villages se tiennent dans les fonds, toujours dispersés sur l'«endroit»: c'est le «pays des Moți», chercheurs d'or dans les vallées, bûcherons et bimbelotiers de bois, jadis réduit de l'indépendance et des révoltes roumaines de 1784, de 1848.

Les collines de Crișana, pays des Criș, Blanc, Noir, Rapide, qui les ramifient au Nord du Bihor, et du haut Someș, ne dépassent guère 300 à 500 mètres, sauf des pics calcaires ou des bosses éruptives. L'un de ceux-ci, le *Codru*, domine raide la plaine de l'Ouest de ses forêts sombres. De petits massifs cristallins, de 700 à 800 mètres de hauteur, boisés, couronnés d'herbes, font la liaison avec le Maramureș. Les rivières ont déposé des cônes de déjection fertiles, dans de petits bassins ouverts sur la plaine. Le bassin de Beiuș, avec sa «voie lactée de petits villages» (Ficheux), conservatoire de vieilles mœurs, ruche dense et pauvre, essaime des artisans et des colporteurs. Le bassin de Dej, où confluent le petit et le grand Someș, entre le Bihor moutonné et le Maramureș altier, neigeux, est toujours un pays de collines (*deal*), un bocage, où les pommiers se mêlent aux hêtres, où se gardent les

dernières maisons de bois, coiffées de l'immense *căciulă* de chaume, purement roumaines.

Les marches transylvaines sur la plaine affirment le changement total de paysage. Les villages se serrent, s'alignent; les maisons sont de boue ou de briques, crépies en bleu clair, avec piliers et angles en bleu foncé: le Roumain, décorateur-né, côtoie la froide sobriété des longues maisons saxonnes ou hongroises.



Fig. 23. Oradea, capitale de la Crișana, près de la frontière hongroise

La plaine aussi se mêle aux collines dans ces zones de transition, tantôt de loess, tantôt d'alluvions boueuses, de champs de blé et de grasses prairies. Les villages ont de larges rues, où les maisons se tassent, parallèles, où l'on reconnaît du propriétaire, mais par les inscriptions, la nationalité aussi par le costume, la veste, blanche ou brune, le long pantalon serré du Roumain, la casaque moderne, la culotte et les bottes de l'Allemand: ici la casquette et là la *căciulă*. Dès que le marché est important, flottent des enseignes hongroises ou saxonnes.

La campagne ne se sépare pas de sa foire: là se vendent les 140.000 chevaux, les 366.000 bovins, les 379.000 moutons, les 272.000 porcs des départements de la plaine (Arad, Bihor, Sălaj et Satu-Mare). Ce sont des villes uniformes: Arad, sur le Mureş large et encaissé, presse ses édifices à la Joseph II entre des boutiques à la Babel; Oradea-Mare, sur le Criş imposant et sale, n'a dans ses rues plates et longues, aux enseignes hongroises, allemandes, hébraïques, pas d'autres pittoresque que le macaron du XVIII-e; Satu-Mare, sur le Someş, mérite son nom de « Grand Village », aux échoppes hongroises, yiddisch, roumaines.

La répartition de la population est en gros celle du Banat. La montagne reste le domaine du Roumain, avec un peuplement pur, mais peu dense (25 à 50 habitants au kmq. en général, 50 à 75 dans les vallées). La Colline est déjà plus mêlée; mais le peuplement roumain s'y présente fort dense (plus de 75 habitants au kmq.), arrivant en masse jusqu'aux portes de villes. La Plaine est bigarrée; mais, tandis que les villes gardent une forte population magyare, ces campagnes ouvertes, les plus riches terres transilvaines, sont aussi purement roumaines, comme dans la région d'Arad, où la densité roumaine dépasse 75 habitants au kmq.

Les statistiques hongroises de 1910 reconnaissent dans les comitats limitrophes de cette zone, sur 928.355 habitants, 71,4% de Roumains (648.274 habitants), 21,6% de Magyars (212.354), 3,7% d'Allemands (39.137). Les recensements confessionnels corrigent un peu cette statistique: 67,8% de Roumains, 19% de Magyars, 3% d'Allemands, 21,4% de Juifs. Depuis lors, l'émigration des fonctionnaires hongrois et la forte natalité roumaine ont encore accru la proportion roumaine. La descente roumaine s'est accentuée: ici encore la Montagne est inséparable de sa bordure.

C) Le Maramureș et la haute Tisa.

En remontant de Satu-Mare vers l'Est, défilent les trois paysages roumains que nous retrouvons toujours. D'abord les labours, les grands et longs villages de boue et de briques, rares et populeux. Ensuite les bocages, arbres fruitiers et chênes, et, au pied des ravins, les hameaux de bois aux toits pointus et enfoncés. A 800 mètres on entre dans la Montagne,

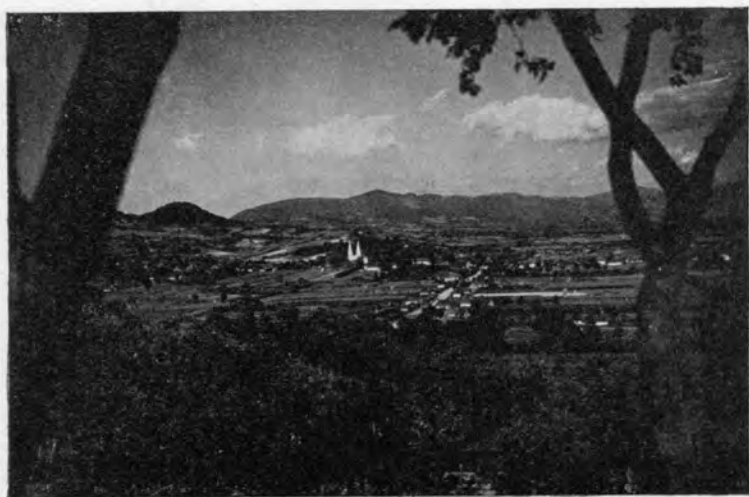


Fig. 24. Maramureș (Bicsad — près de la frontière tchécoslovaque)

hêtraie touffue, tard enneigée, dépouillée encore en avril. C'est la marge volcanique, montant à 1.500 mètres, du massif ancien de *Maramureș-Bucovine*, qui atteint 2.305 mètres au château d'eau de la Rodna. Des vallées sauvages en descendent: au Sud Someș et Bistrița, plus ouvertes au soleil, garnies de vergers, de vignobles, citadelles des Roumains, dont les villages de gardes-frontière ont conservé le type rude et pur; au Nord Iza et Vișeu, larges aussi, mais glaciales ou brûlantes, aux froids de -6° , aux pluies de 0 m. 97, aux

étés courts, qui obligent blés et avoines à mûrir vite. Pays de pâtures d'en haut et d'en bas, la Transilvanie du Nord, c'est-à-dire les départements du Maramureș, de Năsăud, du Someș, possède 440.000 moutons et 154.000 boeufs.

La haute Tisa marque la frontière politique, et ethnique aussi : large, marécageuse, elle est une coupure. Sur la rive droite, éloignée par des prairies inondables, se tassent la petite chaumine ruthène, son paysan aux longs cheveux, portant le bonnet pointu de laine noire, le sayon et le long pantalon de poils gris de chèvres, la simple feuille de cuir enroulée au pied. Sur la rive gauche, nette et cultivée, s'éparpillent des hameaux morcelés et propres; sous leur véranda fleurie, les Roumains arborent la peau de mouton retournée, brodée de rouge, de noir, et l'ample *cojoc* aux longs poils; le peuplement y est fort dense: 48 habitants au kmq. dans le département, plus de 75 le long de l'Iza et de la Tisa.

Les bourgs s'allongent sur une large route, tel Câmpulung, le « Long Champ », dans la vallée, alignant plus de 720 maisons aux enseignes surtout juives. Sighetul Marmatiei, le chef-lieu (Sighet, « Entre deux rivières », l'Iza et la Tisa), n'est qu'un gros village où les petits chevaux, les petits boeufs efflanqués amènent dans les chariots les légumes, les poteries grossières, où le Juif (l'Allemand des recensements hongrois) tient le haut du pavé de l'unique rue, au seuil de toutes boutiques, vieux à longue barbe sale, enfants dont les deux papillotes rituelles sortent de la tête rasée, marchands, artisans en meubles, salariés multiples.

Les Hongrois comptaient en 1910 au « Máramaros » roumain 164.459 habitants, 55,2% de Roumains (90.786), 22,2% de Juifs (36.459), 11,8% de Ruthènes (19.346), 6,9% de Magyars (11.381). Or, la population hongroise, par l'exode des fonctionnaires, a baissé.

3. La conquête roumaine de la terre

Le peuplement roumain domine la Transylvanie. Bien avant le traité de Trianon les cartes allemandes, peu suspectes, le montrent: tel l'atlas de Kiepert, de 1887. S'il y a de larges taches magyares, allemandes dans la Transylvanie intérieure, la Transylvanie périphérique est foncièrement roumaine. Un Allemand

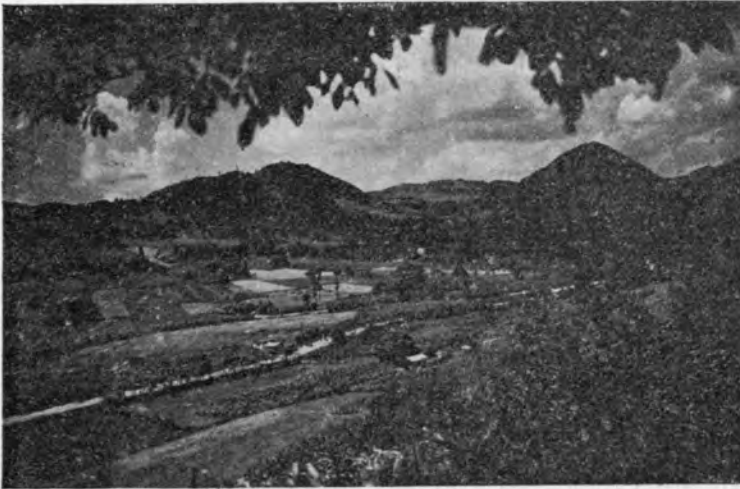


Fig. 25. Paysage du Maramureș (au fond, la ligne de la frontière tchécoslovaque), département de Satu-Mare

du *Siebenbürgen*, Stotz, dressant la carte de son pays en 1928, d'après les chiffres du recensement de 1910, calculait pour toute la Transylvanie, plus le Banat: 59% de Roumains, 25% de Magyars, 10% d'Allemands, 4% de Juifs. Dans les districts limitrophes, les Roumains ont la majorité relative au Timiș-Torontal (37%), et la majorité absolue dans Caraș (73,9%), Severin (76,2%), Arad (60%), Bihor (58%), Sălaj (54,5%), Satu-Mare (57,5%), Someș (74,4%), Maramureș (52%).

Les statistiques hongroises de 1910 pour les seuls comitats limitrophes admettent, sur une population totale de 1.071.426 (sans le Banat), 69% de Roumains (731.356 habitants), 12% de Magyars (224.945), 6,3% d'Allemands (68.496). En corrigeant ces chiffres grâce aux recensements confessionnels, M. de Martonne obtient: 68% de Roumains, 20% de Magyars, 3,2% d'Allemands et 4% Juifs. Depuis ce temps, l'émigration magyare des fonctionnaires et des marchands, la forte natalité roumaine, qui a fait passer, entre 1910 et 1930, la population transilvaine de 5.248.522 à 5.549.441 habitants, a fortifié la position roumaine. Les seules statistiques récentes sont les statistiques religieuses scolaires: parmi les 455.320 élèves des écoles primaires rurales de Transilvanie, en 1930-1931, 360.824 enfants sont classés comme orthodoxes et uniates, c'est-à-dire Roumains, et sur les 50.069 élèves des écoles primaires urbaines, 24.462 étaient orthodoxes et uniates. Ainsi ce sont surtout les campagnes qui donnent une forte majorité aux Roumains.

Les Roumains y détenaient une petite part des terres, divisées surtout entre les latifundia des magnats hongrois. L'unité politique de la Roumanie émancipée en 1918 devait s'accompagner d'une redistribution des propriétés rurales: en 1919 la moitié de la population agricole détenait seulement 8% du sol de la Transilvanie et du Banat, tandis que 11% de la population, soit 1.198 familles, possédaient des biens de plus de 1.000 ha.

La réforme agraire, qui fut promise par le gouvernement roumain pendant la guerre, réclamée par l'assemblée populaire d'Alba-Iulia, élue par le Banat, la Transilvanie et le Maramureş (1-er décembre 1918), fut décidée par une loi du 30 juillet 1921, réalisée sous le contrôle d'un Office, avec indemnisation des expropriés et morcellement des lots. N'étaient visés que les absents qui avaient quitté le pays du 1-er décembre 1918

au 23 mars 1921, et encore gardaient-ils un minimum de 28 ha. $\frac{1}{2}$.

Les « optants hongrois », ceux qui avaient opté pour la nationalité hongroise, protestèrent devant le tribunal arbitral mixte hongaro-roumain. Le Conseil de la Société des Nations, saisi à la requête du gouvernement de Bucarest, après une longue procédure qui dura de 1923 à 1927, décida que les traités ne s'opposaient pas à une loi agraire, pourvu qu'elle fût égale pour tous, Roumains et Hongrois. Le principe de la réforme sauvé, son exécution fut réglée à l'amiable, englobée dans le règlement des réparations orientales, en 1930. On expropria 1.163.809 hectares (moins que dans l'ancien royaume, 2.775.401 ha.). Les grands domaines, de plus de 100 hectares, soit 37% des propriétés avant la réforme, ne furent plus que 4,6% : la modération de ces réformes de Transilvanie s'avère par la comparaison avec l'ancien royaume, où les grandes propriétés étaient 42,5% avant la réforme et 7,8% après.

Les progrès agricoles furent lents et difficiles. 82,7% de la population transilvaine sont des ruraux, mais surtout des bûcherons et des pâtres. La réforme leur procurait de la terre arable (26,5% de la superficie de la Transilvanie), mais surtout des forêts (35%) et des pâtures (20%) : la nourriture des animaux importe plus que la culture, d'autant plus que la réforme n'est appliquée qu'au moment où la crise économique commence. Il y a, en effet, pour toute la Transilvanie 112 têtes de bétail — non compris les animaux qui servent au travail des champs — par 100 familles, et, pour les seules communes rurales, 406 moutons, 198 bêtes à cornes (dont 82 vaches), 53 chevaux, 117 porcs : chiffres supérieurs à ceux qu'on note dans les autres parties de la Roumanie. Aussi le travail agricole, qui n'exporte plus guère ses récoltes, reste faible. Le rendement par hectare s'élève un peu : il passe de 10,2 à 11,6 quintaux

pour le blé (entre 1911-1915 et 1925-1929), de 10 à 11,5 quintaux pour le seigle, de 11,8 à 12,2 pour l'orge; il est parfois stationnaire (10,5 à 10,2 quintaux pour l'avoine), voire en régression (13,7 à 12,1 pour le maïs). Les quantités sont stationnaires: 30 millions de quintaux de céréales dans la période 1925-1929, 29 millions en 1931, dont:

(Millions de quintaux métriques)	moyennes 1911—15	moyennes 1925—29	récolte 1931
Blé	9,9	10,9	12,4
Maïs	13,8	10,3	11,8
Avoine	3,3	2,9	2,3
Orge	1,6	1,9	1,6
Seigle	1,3	0,9	0,7

L'augmentation des récoltes du froment, tandis que diminuent celles du seigle, témoigne d'une amélioration de la vie. Peu à peu le Montagnard hausse son standing. C'est une lente révolution sociale, qui se traduit dans le domaine politique par l'accès au pouvoir de ces terriens, les *țărăniștes*.

Ainsi, des trois côtés de la Roumanie, avec la même descente lente du peuple roumain vers les campagnes, se manifeste une solidarité, que les traités ont assurée, entre les trois régions-types: la Montagne, la Colline et la Plaine.

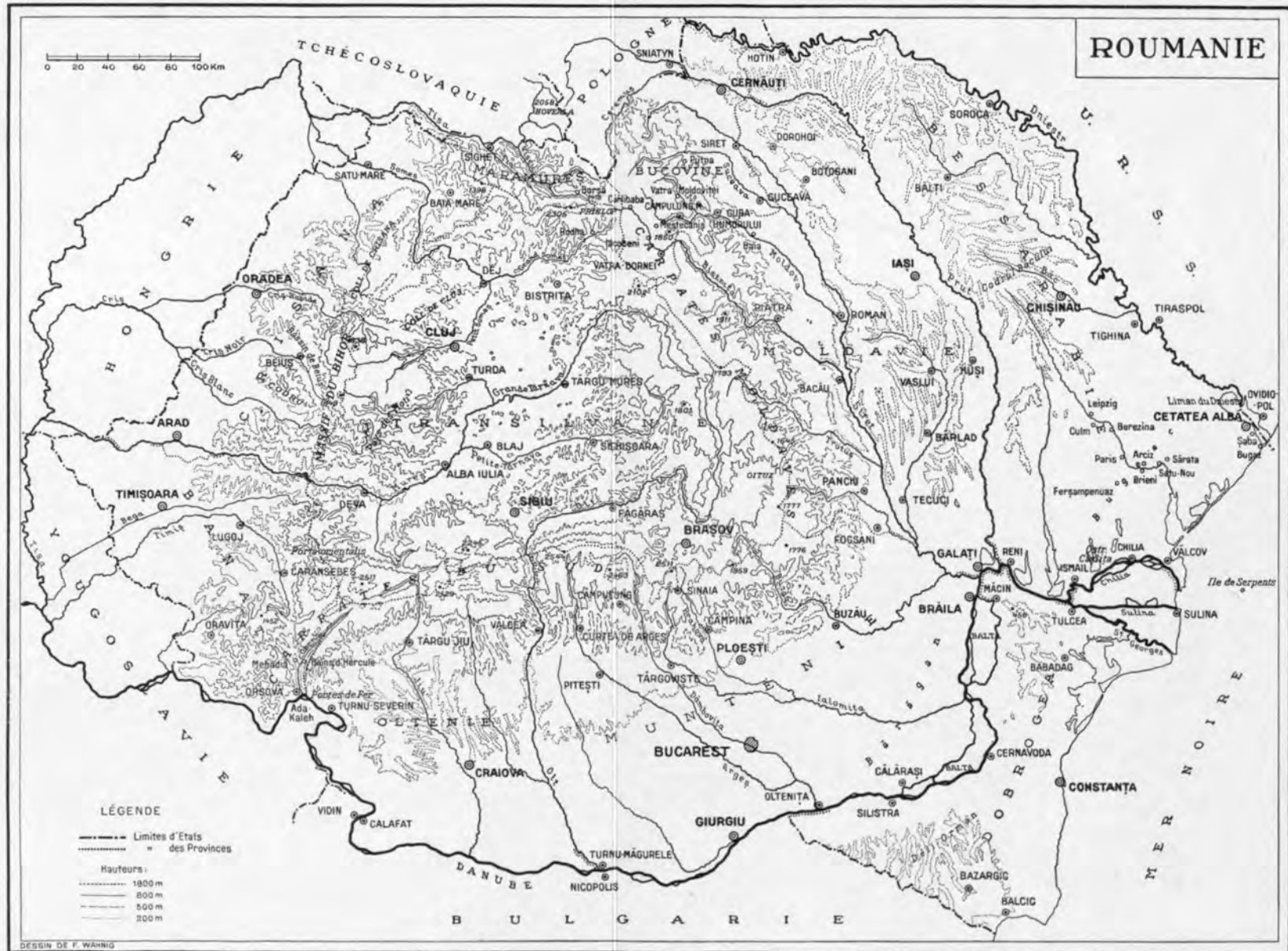


TABLE DES MATIÈRES

Les frontières roumaines	7
I. Le front moldave	8
1. La hêtraie de Bucovine	15
2. Le bocage de Bessarabie	19
3. La steppe du Bugeac	22
II. Le front valaque	26
1. Le Danube maritime	34
2. La Dobrogea coloniale	38
3. La frontière danubienne	44
III. Le front transylvain	50
1. La montée magyare	50
2. La descente roumaine	55
A) Le Banat: massif et plaine	56
B) Le Bihor et ses marches transilvaines	59
C) Le Maramureş et la haute Tisa	63
3. La conquête roumaine de la terre	65

101-

39.309

